

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 25 VOLUMES : 281 FRANCS.
Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT
9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

14^e Année. N^o 690. — 2 Juillet 1870

DIRECTION ET ADMINISTRATION
13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.
Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Armand Barbès. — Explorations sous-marines dans la baie de Vigo. — Abdication d'Isabelle II. — Le choux frisé de l'hôtel de Belmare (suite et fin). — Salon de 1870, par

Olivier Merson. — Etats-Unis d'Amérique, tableau de M. Yvon. — Correspondance littéraire, par M. Edouard Hubert. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Les troubles de Verviers. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — Knutz décoré par l'Empereur.

GRAVURES : Explorations sous-marines dans la baie de Vigo. — Abdication d'Isabelle II. — Jules de Goncourt. — Armand Barbès. — Salon de 1870 : La falaise d'Eretat; les Etats-Unis d'Amérique. — Troubles de Verviers. — Le mois comique. — L'Empereur reçoit une députation d'ouvriers ayant à sa tête M. Philippe Herz.



ESPAGNE. — Explorations sous-marines dans la baie de Vigo pour la recherche des galions espagnols coulés en 1702. (Dessin de M. Godefroy Durand.)

COURRIER DE PARIS

Assez causé, n'est-ce pas, de la croix de M. Gustave Courbet ?

Car il y a vraiment barbarie à faire souffrir un homme comme on a fait souffrir le maître-peintre d'Ornans. Pourquoi, en effet, celui-ci avait-il repoussé les avances de la Légion d'honneur ? Parce qu'il est pour la modestie, la violette de l'art. Et voilà qu'on inflige, à celui qui ne demande qu'à s'effacer, le supplice de quinze jours de publicité effrénée !

Combien il a dû être malheureux, cet ami de l'obscurité ! Quelle violence faite à son caractère !

Mais, grâce au ciel, tout a une fin. Courbet est rentré dans cette pénombre qui lui est si chère. Il sera heureux. On ne va plus parler de lui.

Passons donc à autre chose. Et pour ce faire, nous n'avons que l'embarras du choix, car véritablement la semaine est d'une exceptionnelle fécondité.

Tenez ! n'y a-t-il pas tout un courrier à faire rien qu'avec ces deux faits :

Gagne vient de trouver un 175,000^e système de gouvernement, et Richard Wagner de faire répéter un opéra inédit.

Non pas que je pousse l'irrévérence jusqu'à établir cette équation algébriquement audacieuse :

Gagne : Politique :: Wagner : Musique.

Mais enfin, je ne me sens pas la force d'en vouloir au hasard qui, sans avoir l'air d'y toucher, a juxtaposé ces deux noms dans le bilan hebdomadaire.

Soyons d'abord tout à Gagne.

Il a une chance spéciale, cet archi-mystificateur. C'est le seul homme qui puisse parler et écrire politique sans payer de redevance au f. c. Supposez, en effet, qu'il publie une feuille quelconque et que l'autorité veuille réclamer. Ne sera-t-il pas en droit de répondre :

— Mille pardons ! Je suis en règle, car je suis timbré !

Donc, en cette qualité, l'adorateur du levier obélisque a adressé l'autre jour, à toute la presse, sa solution sur la question de l'exil des membres des anciennes familles régnantes. Gagne appelle cette solution un *journaliscite*, et le *journaliscite* aurait pour effet « de nommer le comte de Chambord ou le comte de Paris archi-monarque-président de la République universelle du monde, sans nuire à l'autorité des autres souverains. »

Le *sans nuire* est vraiment réussi. Toutefois, il ne saurait suffire à nous désarmer, et il nous semble qu'il serait temps de dire au public le fin mot sur le cas de M. Gagne.

Est-il aussi timbré qu'il en a l'air ? Quand on l'a vu de près, il est permis d'en douter. Jadis, l'archifarceur hantait fort les bureaux de journaux. Là il prétendait que, quand il se trouvait en contact avec un impie, le diable le forçait, lui Gagne, à tourner malgré lui sur lui-même. Je le vois encore pivotant comme une toupie, puis tombant ensuite à genoux avec des attitudes extatiques.

Tout cela finissait déjà, alors, par quelque petite réclame que mon halluciné tirait de sa poche. Depuis, il a développé le système et fait plus grand, inondant de ses tartines toutes les colonnes d'alentour.

Voulez-vous la vérité ? Gagne est un homme pratique qui soigne sa gloire par la *divagothérapie*, un système que les médecins n'avaient pas été assez forts pour inventer. C'est un Alcibiade sur le retour qui coupe des queues de chien à la journée. C'est un négociant en brochures qui se fait des annonces gratis et vend ensuite à ravir ses petites machines.

Regardez-le plutôt dans les rues, un jour qu'il ne pensera pas qu'on l'observe. C'est la démarche du bourgeois le plus sensé et le plus posé. Il y a du Prudhomme dans son affaire bien plutôt que de la folie.

Je fais un pari.

Qu'on refuse pendant un an seulement d'insérer dans aucun journal les extravagances préméditées qu'il expédie, et je gage qu'au bout de l'année, Gagne redevient aussi raisonnable que le premier venu.

Mais pourquoi cesserait-il ses grimaces tant qu'elles lui rapportent ?

Savez-vous combien un autographe de Gagne se négocie couramment dans les ventes *ad hoc* ? Deux francs vingt-cinq. Et Augustin Thierry, Michelet ou Littré ne sont qu'à un franc soixante-quinze.

Vous voyez bien qu'il a raison.

— A propos d'autographes et avant d'arriver à Richard Wagner, j'ouvre une petite parenthèse pour faire une remarque que je ne crois pas absolument dépourvue de sens. Autrement, je ne la ferais pas, n'est-il pas vrai ?

Chaque semaine, je reçois des catalogues tout à fait intéressants. On y rend compte des ventes les plus récentes ou les plus prochaines, en ajoutant à la nomenclature des notabilités dont on met l'écriture aux enchères, un petit commentaire des plus curieux.

Qui rédige ces commentaires ? Je l'ignore. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que le rédacteur anonyme y met de la malice.

Que de gradations, en effet ! Quel art des nuances !

Tenez, j'ouvre au hasard la dernière liste, celle qui vient de paraître, et voici ce que j'y trouve :

EDMOND ABOUT, — écrivain distingué.

GUSTAVE AYMARD, — romancier fécond.

AUDOUARD (OLYMPE), — célèbre femme-auteur.

Comprenez-vous tout ce qu'il y a de fine critique dans ces adjectifs progressifs ?

About (pauvre About !) n'est que distingué. Aymard (infortuné Aymard !) n'obtient qu'une épithète de commisération. Fécond ! Rien de plus. Un compliment qui ressemble quasiment à un reproche.

Mais quand il s'agit de M^{me} Audouard (Olympe), oh ! alors, le catalogueur ne se retient plus. Il y va hardiment de sa qualification de *primo-cantillo*, M^{me} Olympe Audouard est *célèbre*.

Comme le *distingué* d'About est écrasé ! Comme le *fécond* de Gustave Aymard est piteux ! *Célèbre* ! à la bonne heure ! La célèbre M^{me} Audouard ! Quel sens critique il a, l'homme aux autographes !

Et ce n'est pas tout.

Il en est pour qui il fait mieux. A ceux-là, rien, absolument rien que le substantif ! Sur la même liste, par exemple, je trouve :

VIENNET, — POÈTE.

Poète qui ? poète quoi ? Distingué ? Non. Fécond ? Non. Poète tout court. Est-ce assez roide ?

Il est vrai que cinq lignes plus haut, je vois :

PONGERVILLE (De), — célèbre poète.

Ceci me déroute, je l'avoue. Viennet, poète de rien du tout, quand Pongerville enlève la timbale de la célébrité ! Décidément, il pourrait bien y avoir lieu de reviser les classements. Et dame ! gare à M^{me} Audouard ! Si elle allait cesser d'être célèbre pour devenir simplement féconde dans une seconde édition !...

— Quelle épithète le catalogue donnerait-il à Wagner, le cas échéant ?

Peut-être dirait-il avec sévérité, mais justesse : *musicien instruit*.

C'est en effet la science, encore la science, toujours la science de l'homme de l'avenir que nous cornent aux oreilles ses admirateurs fervents. Et le charme ?... Connais pas.

Quoi qu'il en soit, les Allemands ont été mis en émoi par la nouvelle œuvre du compositeur futur, et leurs journaux sont remplis de détails sur cette... féerie qui a vu le jour à Munich, bien entendu.

Le titre est la *Walkyrie*.

Il s'agit encore une fois d'une légende empruntée à la mythologie du Nord. Richard Wagner ne peut pas se passer de mythologie. Il lui faut des cygnes mystiques comme dans *Lohengrin*, ou des feux magiques comme dans la *Walkyrie*.

Si vous désirez savoir ce que c'est que la *Walkyrie*, je vous apprendrai que c'est une vierge héroïque dont le nom de famille est Brunhilde.

Au troisième acte, ni hommes, ni femmes, tous Walkyries chevauchant. Cette chevauchée, de l'autre côté du Rhin, fait tourner toutes les têtes, ainsi que le fameux feu magique dont je n'ai, malgré tous mes efforts, pas pu parvenir à deviner le rôle.

Et voilà les admirateurs de l'excentrique musicien qui entonnent de nouveaux dithyrambes, tandis que ses détracteurs le traînent plus ardemment que jamais aux gémonies. Pour les premiers, c'est une œuvre prodigieuse qui ne peut être comparée à aucun des autres ouvrages du maître (Ah ! tant mieux !). Ils exaltent surtout un duo d'amour entre Siegmund et Sieglunde, un frère et une sœur qui ont des malheurs pendant la pièce ; puis aussi une scène du second acte entre ledit Siegmund et la Walkyrie, *messagère de la mort* (sic), sans oublier la chevauchée. Ah ! bien ! vous feriez un beau coup, si vous oubliiez la chevauchée des Walkyries...

Quant aux détracteurs, ils n'ont pas encore trouvé la force de parler, tant ils se tiennent les côtes de rire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que Wagner est en train de se monomaniser, grâce aux sectaires qui exaspèrent ses prédispositions naturelles à l'originalité. Du mysticisme à la maison de santé, il n'y a qu'un pas.

Pour ce qui est de ses partitions, elles me paraissent justifier le surnom de *musique à la Mithridate* qui lui fut décerné.

C'est comme les poisons de feu le roi de Pont. Quand on y est habitué, cela peut devenir agréable. Mais quand on manque d'accoutumance, impossible de déguster la saveur de l'arséniate de contre-point ou le velouté de l'harmonie prussienne.

— Musique parlant, il vient de se passer un fait qui donne ait cruellement raison à la fameuse thèse de M. E. de Girardin sur l'impuissance du journalisme.

Dieu sait à quelles déclamations on se livre depuis de longues années contre le Conservatoire !

En ces derniers temps, ces déclamations ont été doublées de révélations peu flatteuses sur les abus de tout genre qui pullulent rue Bergère. Vous supposez peut-être que les avis au lecteur auraient rebuté les candidats. Allons donc ! ils se ruent plus impétueusement que jamais à l'assaut.

Cette semaine, plus de *lovelaces* de dix à douze ans ont pris part au premier examen : l'examen de solfège.

Pauvres enfants ! Ce n'est pas leur faute, et on doit leur pardonner, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Mais leurs parents ?

— Il est vrai qu'on veut ouvrir à l'industrie de la double croche un débouché nouveau.

Une compagnie est en voie de formation pour créer un théâtre d'été diurne et musical. Chaque jour, de trois à six heures de l'après-midi, dans un local aéré, avec plantes exotiques, cascades, etc., on offrira aux désœuvrés des représentations faciles et agréables, dont l'opéra comique et l'opérette feraient les frais.

Sur le papier, l'idée peut sembler excellente, mais j'affirme que dans la pratique elle sera détestable.

Est-ce qu'il y a encore des désœuvrés par le Paris qui court... après les pièces de cent sous ? C'est tout au plus si, le soir, quand on se sent harassé, on se laisse tomber dans une stalle d'orchestre, entre deux additions et pas mal de sous-tractions.

Mais le jour !

S'il fait chaud, on n'aura pas la force d'aller jusqu'à votre théâtre diurne. S'il fait froid ou laid, on se gardera bien d'y mettre le pied.

Dans tous les cas, fiasco.

Inutile d'immoler une victime de plus au Minotaure de la Faillite.

— Barbès est mort.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier une existence

qui, de quelque côté qu'on la veuille observer, tient indissolublement à la politique. Mais tous les partis s'honorent en rendant réciproquement justice à leurs fidèles, ce qui fait que toutes les têtes doivent se découvrir devant la tombe qui vient de se refermer.

Récemment, Barbès, déjà atteint par la cruelle maladie à laquelle il vient de succomber, causait avec un ami qui lui avait rendu visite à la Haye, il causait de son idéal sans cesse poursuivi à travers les souffrances, et hochant la tête :

— Décidément, fit-il soudain avec mélancolie, j'étais un homme antédilaté.

Seul il sut ce qu'il lui en coûta !

Quand il racontait ses *Prisons*, il ne le faisait pas avec la sensiblerie pleurarde de Silvio Pellico, mais avec la simplicité d'un homme de Plutarque.

Et parfois il avait de ces détails qui donnaient le frisson.

Celui-ci entre autres :

Il parlait un jour de sa délivrance, quand, 1848 ayant sonné, on vint le chercher dans la cellule où il languissait depuis neuf ans. Et arrivant à l'impression que lui causa la délivrance :

— Si vous saviez comme cela me parut étrange, quand je regardai en l'air, de ne plus voir de barreaux dans le ciel !

D'autres fois, il avait de gais souvenirs. Où le comique va-t-il se nicher ?

C'est ainsi qu'il revenait de temps en temps sur un épisode véritablement impayable. C'était en 1848 encore, Barbès venait d'être élu représentant du peuple.

En allant à l'Assemblée nationale, il trouve dans son casier une vaste lettre ayant toutes les apparences d'une pétition. Une pétition à lui ! c'était du nouveau. Il ouvre curieusement ce pli solennel.

C'était une lettre d'un de ses anciens geôliers qui le priait d'intervenir pour obtenir que le sort de la corporation fût amélioré. Mais ce qu'il y avait de superbe dans l'épître, c'était sa formule de début.

Elle commençait ainsi :

« Monsieur,

« Vous qui avez pu voir de près, pendant tant d'années, les douleurs des infortunés geôliers... »

Un vrai trait de comédie.

Barbès, en effet, les avait vues de trop près, ces douleurs ; de si près, qu'il a fini par en mourir après avoir longtemps traîné *les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui retient*.

Tous ceux qui l'avaient approché l'aimaient. C'est un éloge qui vaut toutes les oraisons funèbres.

Et dzing ! et boum !

Quels sont ces vacarmes ?... Ici grince le tourniquet au cliquetis énervant ; là glapit la clarinette... un prix du Conservatoire, peut-être !... Plus loin, la cloche du marchand de galette... Et dzing ! et boum ! et patatra !

J'ai l'honneur de vous présenter la fête de Neuilly-sur-Seine.

La fête de Neuilly a recruté de la clientèle de toutes les autres foires qui faisaient autrefois une ceinture à Paris. Vous souvenez-vous de ces beaux jours de la grosse caisse et du boniment ? Quand les réjouissances finissaient au nord, c'était pour recommencer au sud. Le macaron à la fleur d'orange n'avait pour ainsi dire pas de morte saison.

Aux Batignolles, sur l'emplacement occupé par le square actuel, c'était véritablement fort amusant. On y tirait la loterie en famille, on y dansait décemment et charitablement, au bal des pauvres installé sous la tente.

O naïvetés évanouies !

A Montmartre, la joie populaire prenait des aspects fantastiques lorsqu'on arrivait par une des rues qui, comme des serpents, grimpent aux flancs de la vieille colline. A ses pieds, on apercevait la place Saint-Pierre ruisselante de lumières, grouillante de monde, étourdissante de fracas.

Les trente ou quarante mille têtes fourmillant à la lueur des illuminations de toutes couleurs, les paillettes se démenant dans la parade, les vociférations qui s'unissaient pour ne plus former qu'un

seul hurrah poussé par une sorte de voix gigantesque, tout cela, contemplé et entendu à cent pieds d'élévation, était fait pour saisir à la fois l'imagination et la vue.

Mais Montmartre s'est tu. Batignolles aussi.

La cité parisienne, trop élégante pour frôler le carrick de Bilboquet, a exproprié les saltimbanques.

Neuilly est leur dernier refuge.

A Neuilly, on est en dehors de ces fortifications auxquelles je souhaite sincèrement de ne jamais servir à rien, et l'édilité de la capitale ne peut pas opposer son veto.

D'où la fête qui a commencé dimanche pour se prolonger quinze jours.

Soyons franc. Elle n'a rien de remarquable la fête de cette année. J'ai cherché inutilement quelque phénomène inédit, quelque excentricité fantaisiste. Tout ce que j'ai trouvé, c'est une dame sauvage qui, vu la chaleur tropicale, s'est soudain mise à déteindre au milieu de son exhibition. J'étais seul alors dans la baraque. Elle ne perdit pas la tête, et comme la sueur avait décrit de longues traces blanches à travers le cirage qui la recouvrait :

— Monsieur, me dit-elle, excusez-moi... Au-dessus de trente degrés, il n'y a pas d'enduit qui tienne.

Puis, se tournant vers son Barnum :

— Dis-donc !... une idée !... Si je me montrais comme cela sous le nom de *sauvage zébrée*...

Voilà ce qu'on appelle faire preuve d'imagination.

Un peu plus loin, on montrait un veau phénomène à deux têtes. La foule se précipitait ; mais une fois dans la loge, il y eut des murmures courroucés.

Le veau était empaillé...

Sur quoi, l'exhibiteur s'avançant avec un gracieux sourire :

— Mesdames et messieurs,

Il était encore vivant la semaine dernière ; mais, vu le manque de fourrages, j'ai été forcé de l'immoler.

Dites encore que la présence d'esprit est une vertu qui se perd !

— Tous les journaux sont depuis quelque temps remplis d'intéressants détails sur des expériences tout à fait extraordinaires qui ont pour but d'étudier dans leurs plus intimes secrets les mystères du vol.

Rassurez-vous. Il ne s'agit pas de l'art des Cartouche et des Mandrin, mais bien du vol des oiseaux et des insectes, que nous voudrions si bien imiter. La première condition pour imiter, c'est de savoir comment s'y prend le modèle. D'où les recherches actuelles.

L'initiateur, M. le docteur Marey, force pour ainsi dire le vol à se décrire et à s'écrire lui-même sur des cylindres enduits de noir de fumée. Il vous dira combien de coups d'aile donne à la minute un moucheron ou un moineau. Il vous dira quels sont les organes qui se déplacent dans le corps par suite de ces mouvements, et de combien ils dévient. Il vous dira...

Car c'est un bien singulier dénicheur de prodiges que ce docteur Marey !

C'est lui qui jadis fit sur les poisons de si intéressantes études à l'aide du *sphygmomètre*. Pardon, c'est du grec ! Mais qu'y faire ?

Le sphygmomètre était et est encore un instrument qui, à l'aide d'une pointe trempée dans l'encre, trace sur le papier des signes géométriques correspondant à chaque battement du pouls. Or, suivant la nature du poison ingéré, les battements varient d'amplitude, de nature, de rapidité, ce qui produit des dessins entièrement distincts, permettant de reconnaître la nature de l'empoisonnement qui se signe en quelque sorte lui-même.

Celui qui marche ainsi en dehors des routes frayées ne saurait être un homme ordinaire. Et je vous assure qu'il n'y a rien de plus curieux qu'une visite à l'atelier du docteur Marey.

Je dis atelier, et c'est en effet le terme propre.

Vous pénétrez, rue de l'Ancienne-Comédie, dans une de ces antiques maisons qui ont leurs souvenirs

historiques comme un monument. Dans celle-là, Molière habita quelque temps ; puis on y installa, à un certain moment, le foyer des artistes de je ne sais plus quel théâtre, aujourd'hui démoli. Vous montez ; vous frappez à une porte.

C'est là.

Une énorme pièce, toute en longueur, s'offre au regard. C'est le fouillis le plus original, le pêle-mêle le plus inattendu.

Chaque objet que vous touchez est un instrument inédit qui doit servir à des recherches relatives à quelque invention sur le chantier. Des appareils aux formes fantastiques vous entourent de toutes parts, des tableaux chargés de chiffres tapissent les murailles.

C'est la demeure de l'alchimiste moderne, de l'alchimiste qui a remplacé par les investigations de la science vraie les utopies de la pierre philosophale.

Au milieu de ces bizarreries qui rappellent l'antre du docteur Faust avant sa métamorphose, le maître de la maison, tout simple, tout rond, tout avenant, sans grimoire ni bonnet pointu. Des hommes d'esprit, en tête desquels About, sont les familiers du lieu.

Des dialogues mondains sur la politique du jour ou les primeurs du théâtre courent au milieu des engins mystérieux. Le plus drôle de côté-à-côté qu'on puisse imaginer ! Un coin des plus pittoresques du Paris actuel que ce *buen retiro* de l'inventeur.

C'est pourquoi j'en ai, à votre intention, entrebaillé les portes. Chut ! Hâtons-nous de la refermer, car voici qu'on rentre !

— Belles dissertations par-ci et par-là, au sujet du thème actuellement mis à la modes : les *femmes-docteurs*.

J'avoue en toute candeur qu'il m'est impossible de trouver une seule bonne raison à opposer à cette intrusion de la femme dans la médecine.

Lorsque le sexe faible et pour cela charmant, s'avise de nous envier l'une de nos plus ennuyeuses prérogatives, quand il veut être député et faire des discours au kilomètre, quand il réclame ses droits d'électeur, j'ai fort envie de hausser les épaules.

Mais ici c'est tout le contraire.

La femme est née *sœur de charité*.

Quoi que fasse l'homme, il n'aura jamais, auprès de la souffrance, les attentions exquises, les délicatesses incomparables qui font peut-être plus pour la guérison que les remèdes plus ou moins problématiques. Dès lors, pourquoi s'opposer à ce que la femme, si elle se sent assez de dévouement et de courage, embrasse la carrière médicale ?

On nous a farci la tête de récits où la brutalité des docteurs célèbres paraissait avec une sorte de coquetterie. Ne serait-il pas temps d'appliquer à la médecine le

Plus fait douceur que violence ?

Je vote pour la réforme projetée.

— Gavroche a toujours le mot pour rire.

L'autre jour se promenait, sur le bitume des Champs-Élysées, un Anglais escorté d'une dame dont la longueur et la maigreur défiaient toute comparaison.

Un gamin de Paris venait en sens contraire.

Il aperçoit la dame maigre, et interpellant son camarade qui l'accompagnait :

— Dis donc, Polyte !... La sécheresse de 1870 qui passe !

— A la salle des Pas-Perdus.

— Vous savez, X. ?

— Oui... un ambitieux qui guette toujours les 100,000 francs d'appointements ministériels.

— Il paraît qu'il va faire un grand discours sur le budget.

— L'éloquence du chiffre.

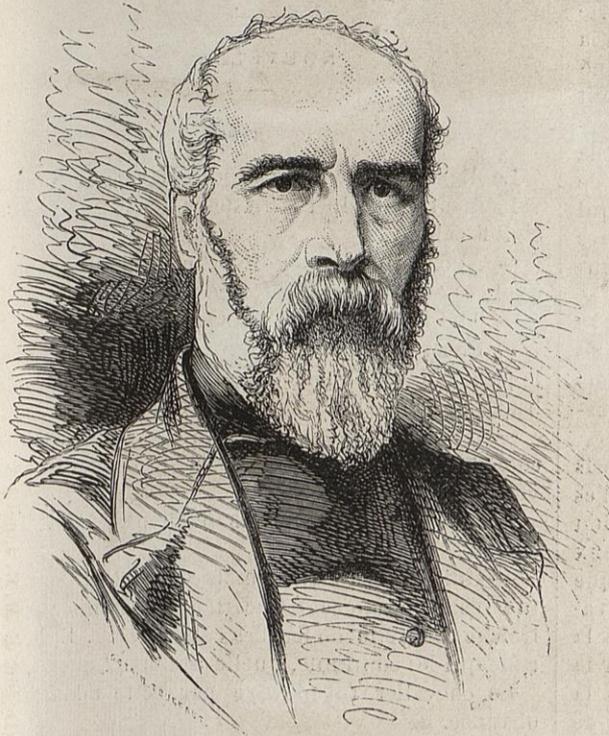
— Faute d'avoir le chiffre de l'éloquence.

PIERRE VÉRON.



PARIS. — Abdication de la reine d'Espagne en faveur de son fils l'infant don Alphonse. — Hôtel Basilewski. — (Dessin de M. G. Janet.)

G. Janet



ARMAND BARBÈS, décédé
D'après la photographie de M. Légié.

ARMAND BARBÈS

Armand Barbès est mort, lundi dernier, à la Haye, où il s'était exilé volontairement il y a seize ans.

Depuis de longs mois il souffrait d'une maladie de cœur qui le minait lentement, et qui faisait redouter à ses amis le fatal dénoûment que le télégraphe est venu leur apprendre.

Barbès était né aux colonies, à la Pointe-à-Pitre, le 18 septembre 1809. Il fit ses études au collège de Sorrèze, si célèbre dans le Midi.

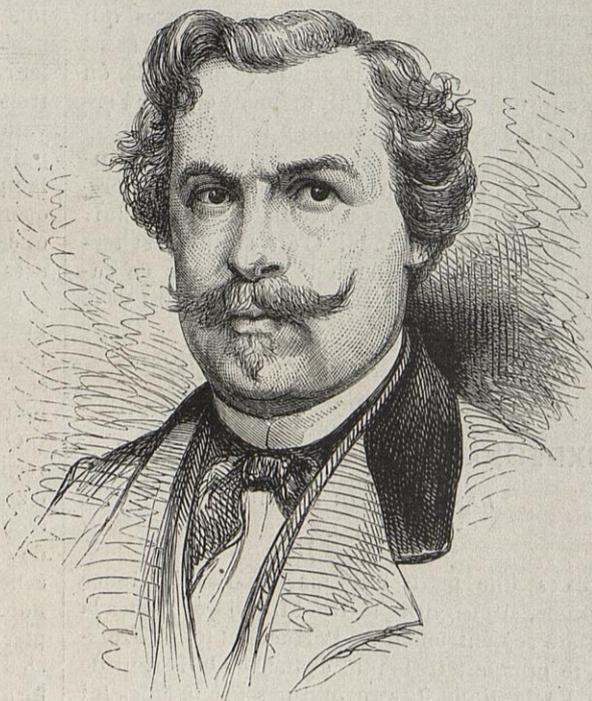
En 1830, il vint faire son droit à Paris, où il s'occupa beaucoup de politique. C'était la fièvre du moment. Cette fièvre qui, chez tant d'autres, se calme avec l'âge, l'a agité toute sa vie, tout aussi ardente à la fin de ses soixante ans que le jour où elle enflamma pour la première fois son ardeur [méri-dionale].

Les dix-sept ans de prison qu'il a subis, les seize années d'exil volontaire auquel il s'était condamné, n'ont [pu] le guérir.

Il a commencé sa période de captivité par la prison de Sainte-Pélagie, d'où un jour il fit échapper trente prison-

niers, parmi lesquels Cavaignac, Guérault et Armand Marrast.

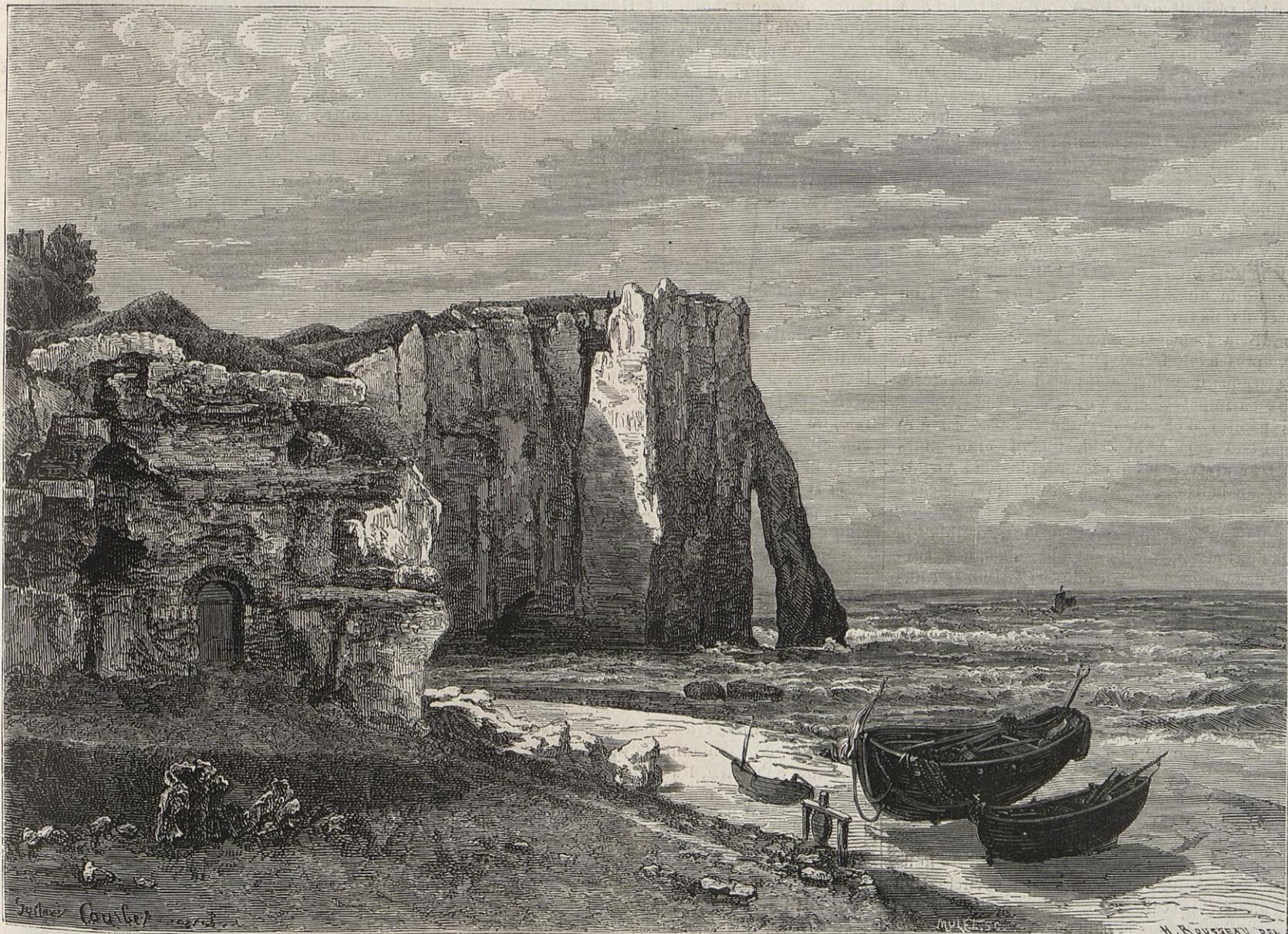
Sa participation à l'insurrection du 12 mai 1839 lui valut une condamnation à mort prononcée par la Chambre des pairs, et commuée par le roi Louis-Philippe en détention perpétuelle.



JULES DE GONCOURT, décédé
Phot. Légié. — Voir l'article *Théâtres*.)

Enfermé dans la citadelle de Doullens, il y tomba gravement malade. On le transféra à la maison centrale de Nîmes, où il resta jusqu'au 24 février 1848.

Arrivé à Paris, il est nommé colonel de la 12^e légion de la garde nationale, et gouverneur du



SALON DE 1870. — La Falaise d'Étretat. — Tableau de M. G. Courbet.

(D'après la photographie de M. Ferrier-Lecadre.)

PARIS. — Abdication de la reine d'Espagne en faveur de son fils l'infant don Alphonse. — Hôtel Basilewski. — (Dessin de M. G. Janct.)

Luxembourg. L'Aude le nomma représentant du peuple à l'Assemblée constituante.

A la suite du 15 mai, il est amené à Vincennes, et comparait devant la haute cour de Bourges qui le condamne à la détention perpétuelle. Il subit cette nouvelle captivité à la prison de Belle-Isle, où il reste jusqu'à la fin de 1854, moment où, sur l'ordre de l'Empereur, il est rendu à la liberté.

Barbès ne voulut pas accepter cette amnistie individuelle, et vint à Paris pour se constituer prisonnier; mais les prisons ne voulaient plus de lui.

Il s'expatria en Hollande. C'est là que s'est terminée la vie agitée et pleine de souffrances de celui que Proudhon avait surnommé le *Bayard de la démocratie*.

MAC-VERNOILL.

EXPLORATIONS SOUS-MARINES

DANS LA BAIE DE VIGO

Vigo est une petite ville maritime de la Galice espagnole, située entre le Rio Minho qui forme la frontière septentrionale du Portugal et le cap Finistère, le promontoire le plus avancé de la Péninsule dans l'Atlantique. Les révolutions géologiques lui ont creusé une magnifique baie qui forme son port naturel.

C'est dans cette baie qu'en 1702 se livra un terrible combat naval dans lequel fut anéantie une escadre française combattant de concert avec la flotte de Philippe V, ci-devant Philippe d'Anjou.

Vigo a donc été le fatal précurseur de Trafalgar. Sous Louis XIV, comme sous Napoléon I^{er}, les côtes d'Espagne ont été funestes à notre marine.

La guerre de suession avait mis fort bas les finances espagnoles et n'avait pas peu coûté au trésor du roi-soleil. La grande ressource du budget *tra los montes* résidait dans le tribut semestriel que payait le Mexique. Seulement, il fallait faire arriver sans encombre les galions chargés d'or. Pour les convoier jusqu'en Espagne, la flotte de Philippe V était insuffisante, attendu qu'on avait à craindre les attaques combinées de l'Angleterre et de la Hollande. Le roi d'Espagne demanda donc du renfort à son grand-père Louis XIV, qui lui envoya de Brest une escadre de quinze vaisseaux commandée par l'amiral Château-Renaud. Cette escadre fit sa jonction aux Açores avec celle de l'amiral Velasco, et escorta les galions jusqu'à Vigo et la baie plus intérieure de San Simon.

Une flotte anglo-hollandaise, forte d'environ deux cents navires, fut signalée au large. L'escadre alliée franco-espagnole s'embossa en échiquier, après avoir fermé le goulet de la baie par une estacade que protégeaient les batteries de terre et deux bâtiments ancrés à chaque extrémité.

Les pépites d'or du Mexique auraient dû être transportées déjà à Madrid, quand, cinq jours après leur arrivée, les flottes réunies de l'Angleterre et de la Hollande attaquèrent les vaisseaux français et espagnols.

La faim sacrée de l'or, *auri sacra fames*, doublait le courage des marins anglais et hollandais, qui, surexcités par un appât de près de 400 millions, rompirent l'estacade et bombardèrent si bel et si bien, que les amiraux Château-Renaud et Velasco ne trouvèrent qu'un moyen pour empêcher tous les galions de tomber entre les mains des ennemis : celui d'incendier et de couler leurs navires.

Plus de trois cent quatre-vingt millions d'or allèrent ainsi au fond de l'eau, à vingt mètres de profondeur, la moitié de la hauteur de la colonne Vendôme.

Aujourd'hui, après cent soixante-huit années d'immersion, on travaille à pêcher les fameux galions, ou plutôt la fortune qu'ils portaient.

Une société s'est formée, qui a obtenu du gouvernement espagnol, moyennant une participation dans l'affaire, la concession de l'exploitation des épaves sombrées dans la baie de Vigo.

L'opération préliminaire, celle de l'exploration, est terminée à l'heure qu'il est. C'est M. Bazin, un savant ingénieur, qui l'a dirigée. Secondé par une

intrépide équipe de plongeurs munis de cette carapace à l'aspect effrayant qu'on nomme scaphandre, M. Bazin, enfermé dans un cylindre en forte tôle qu'on descend au fond de la mer, a reconnu la place des navires enfouis sous la vase, a déterminé leur forme, leur orientation, les a balisés. Pendant trois mois, cet ingénieur, au moyen de son observatoire, éclairé par une lumière électrique dont la puissance égale celle de cent cinquante bees de lampe, a dirigé les travaux de ses plongeurs, qui opèrent dans la vase et au milieu des madrépores et des algues gigantesques qui se tordent en méandres fantastiques.

Il lui est arrivé souvent de voir passer devant sa prodigieuse lanterne les requins, les congres et les pieuvres fascinés. Ses observations sont nombreuses. Elles seront précieuses pour la science sous-marine.

On a déjà formé un musée des curieux débris recueillis dans la baie de Vigo. On voit là des billes d'acajou et des bois de gayac d'une conservation étonnante, les pièces d'un échiquier, des bocaux de cochenille, des noix de cocos plus fraîches que celles qu'on promène par les rues de Paris, un canon, des boulets, et enfin un échantillon de la pierre philosophale que se propose de pêcher la compagnie exploratrice : un lingot d'or sous la forme d'une grosse pierre, d'aspect noirâtre et de la valeur de huit mille six cents francs.

En pêchera-t-on beaucoup comme celui-là? — C'est ce que l'on vous dira après les résultats connus de la nouvelle campagne d'exploration.

MAXIME VAUVERT.

ABDICATION D'ISABELLE II

La cérémonie intime de l'abdication d'Isabelle II a eu lieu lundi, dans l'hôtel que l'ex-reine d'Espagne possède avenue du Roi-de-Rome et qu'on appelle hôtel Basilewski.

A deux heures et demie, les amis et les fidèles se trouvèrent réunis. Isabelle, portant une toilette de soie rose recouverte de dentelles blanches, avec une splendide parure de perles dans les cheveux et sur les épaules et une broche en diamants à la ceinture, avait à sa droite l'infant don Alfonso, vêtu d'une petite veste et d'un pantalon noir, et le plus jeune et le seul survivant des fils de Charles IV, l'infant don Sébastien.

A la gauche de l'ex-reine se tenaient la reine Christine, les infantes et le comte d'Aquila.

L'assistance se composait en outre des généraux Lersundi, Gassel et San Roman; des ducs de Medina Celi, de Cesto, de Riançares, d'Arco, de Rivas, de Ripalda; des marquis de Bedmar, de Casa Irujo, Bogaraya, Pena Florida; des comtes de Santa Marca, de Goyeneche, d'Espeleta; de MM. d'Albarète, de Rubio, de Guell y Rente, de Coello, etc., etc.

En présence de cette aristocratique réunion, Isabelle II lut un manifeste adressé à la nation espagnole dans lequel elle retrace les actes de ses trente cinq ans de règne.

Après la lecture de ce manifeste, elle donna lecture de l'acte par lequel elle se démet en faveur de son fils de ses droits éventuels à la couronne d'Espagne, transportant au jeune Alphonse tous ses droits politiques et ne conservant sur lui que ses droits civils de mère et de tutrice.

Tous les assistants furent priés de mettre leur signature au bas de cet acte d'abdication.

La cérémonie s'est terminée par le baise-main royal. En signe d'hommage, la reine Christine, l'infant don Sébastien, les infantes, vinrent baiser la main de l'enfant nouveau roi. Le *Moniteur* raconte que sitôt après la cérémonie, don Alfonso prit par le bras le duc de Sesto qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps, et lui dit avec l'insouciance et le désintéressement des choses politiques qui caractérisent le jeune âge : « Tu n'as pas vu mon nouveau vélo-pède; viens, il faut que je te le montre. »

M. V.

Le chou frisé de l'hôtel Belmare

NOUVELLE

(Suite et fin.)

Le digne oncle vint s'asseoir près d'elle et tenta vainement de dissiper la tristesse dont la jeune fille était accablée.

— Allons, mignonne, dit-il, tout te sourit, pourquoi ces airs sombres, cette froideur?...

— Ah! mon oncle, si vous aviez vu!

— Encore quelque chimère, une variété unique, je parie! Mais j'ai mis dans mon beau parterre de beaux et bons œillets, des anémones...

— Ne parlez pas de vos anémones, mon oncle; à côté des variétés que possède M. Bachelier, les vôtres sont vulgaires.

— Mais que sont donc ses anémones, à lui? Des pattes.

— Oui, des pattes!... mais des pattes dont les tubérosités produisent une tige si élégante avec sa fraîche collerette de feuilles caliciales!... Et la corolle qui les couronne, quelle ampleur! quel éclat!

Le chevalier fut devoyé par cette admiration obstinée.

— Soit! fit-il.

Et après un instant de silence :

— Puisque tu tiens tant à ces fleurs... tu en auras.

Elle secoua la tête.

— Tu en doutes!... tu doutes que j'y mette le prix, peut-être!... Mais veux-tu savoir, petite ingrate, combien m'a coûté ton *Landgrave de Hesse* dont je te parlais à l'instant? Cent vingt pistoles! Et la *Regina Vera*, puisqu'il faut t'avouer mes folies? Cent louis... un oignon... Crois-tu maintenant que je reculerai devant le prix de quelques tubérosités, comme tu dis?

— Non, mon bon oncle, je connais toute votre affection pour moi, mais vous ne réussirez pas à vous faire demander un prix.

— Si mon intervention peut être agréable à M. le chevalier, interjeta M. de Harlay qui, appuyé contre le marbre de la cheminée, s'était trouvé de tiers dans cette conversation, je connais beaucoup M. Bachelier. Son père était procureur devant la chambre du Parlement présidée par le mien, qui estimait beaucoup son talent et sa probité. Le fils, comme le père, en a toujours été très-reconnaissant. Je ne doute pas qu'il ne fasse pour moi ce qu'il ne ferait pour personne.

— Moi, je doute que vous réussissiez!

— En voilà une petite saint Thomas! fit l'oncle, en pinçant tendrement la joue un peu pâlie de sa nièce.

— J'ai essayé...

— Tu as essayé, toi?

— Moi, cher oncle... Offres illimitées, instances, prières, tout a été inutile... il m'a refusé!

— Le rustre!

— Cela diminue ma confiance... mais quelque désagréable que me puisse être un refus de M. Bachelier, si mademoiselle agréait ma démarche, je tenterai la négociation, et M. Bachelier, qui, monsieur le chevalier, n'est pas un rustre, me fera peut-être présent de ce qu'il ne veut pas vendre.

— Non-seulement j'agréai, reprit vivement M^{lle} de Belmare, mais je vous prie de tenter cette démarche...

Comprimant presque aussitôt l'élan de cette première impression, elle ajouta en baissant les yeux : — Je vous en serai, monsieur, bien sincèrement reconnaissante.

La tentative fut faite; mais M. Bachelier avait le fanatisme inexorable de ces collectionneurs maniaques dont aucun métal ne peut entamer le granit; elle échoua. Cette démarche parut donc à M^{lle} de Belmare n'avoir produit qu'une déception nouvelle.

M. de Harlay, lui, ne désespéra pas; il avait remarqué, en admirant les anémones, la facilité et la tenacité d'adhérence qu'ont les graines de ces fleurs; il comprit la possibilité d'obtenir par ruse ce qu'il avait pensé devoir lui être libéralement offert. Il

attendit l'époque où, la floraison passée, les graines entrèrent dans leur maturité complète. Ce moment arrivé, il profita d'un beau jour pour aller, à la sortie du Parlement, faire, en costume de magistrat, une visite à l'inflexible amateur.

Celui-ci l'accueillit avec son empressement et sa courtoisie habituels. Au moment de partir, il lui offrit, comme toujours, d'admirer sa belle collection botanique dans ses variétés tardives. On se rendit dans le jardin, le valet, comme de règle, portant la queue de la simarre de son maître.

Ce valet avait reçu ses instructions d'avance; c'était un gaillard aussi intelligent qu'adroit. Au moment où M. Bachelier et le magistrat longeaient, dans la tension d'une conversation très-animée, une platebande à laquelle sa floraison très-avancée avait enlevé son éclat et son intérêt, il laissa tomber dessus la queue de la robe et la releva si prestement, après qu'elle eut traîné quelques instants sur les corolles mi-effolées, que M. Bachelier ne put avoir aucun soupçon du coup de filet jeté sur ses fleurs.

Aussitôt son retour chez lui, M. de Harlay n'eut rien de plus pressé que de recueillir les graines nombreuses qui s'étaient attachées à sa traîne. Elles furent remises à un jardinier de choix qui eut ordre de ne négliger aucun des moyens, quels qu'ils pussent être, que l'art et la pratique lui avaient révélés, de hâter la germination des semences et le développement des plantes qui devaient en naître. Au mois de mai de la seconde année, cent sujets de la forme la plus régulière et d'une remarquable vigueur annonçaient, par la richesse de leurs fanes et la grosseur de leurs boutons, la floraison la plus heureuse.

Un profond changement s'était opéré dans le caractère et les habitudes de M^{lle} de Belmare. A la douce sérénité de son regard et de ses traits avait succédé une atonie rêveuse qui avait éteint, peu à peu, l'irradiation de ses yeux, et débordé en teintes bistrées sous leurs orbites et en pâleur sur tout son visage; si son corps allangui avait conservé la grâce onduleuse de ses mouvements, c'était au prix de leur vivacité enjouée et de leur souplesse. Autre changement non moins grave : elle semblait avoir perdu complètement le goût des fleurs. Sa vie, s'abandonnant graduellement au mysticisme un peu fataliste de sa mère, tendait à se partager entre son appartement, l'église Saint-André-des-Arts et le salon paternel, dont elle prenait de plus en plus le ton et les habitudes sévères. Son oncle et M. Louis de Harlay, dont les bons soins avaient obtenu sa reconnaissance parvenaient seuls à jeter de temps en temps quelques distractions dans l'espèce de torpeur de cet affaissement moral.

Tels étaient son état et ses dispositions, au moment où M. de Harlay, à peu près certain du succès de sa tentative, en informa le chevalier et lui fit part de ses projets. On était au dix mai et la fête de M^{lle} de Belmare, la Sainte-Julie, était le 22. Grâce aux soins vigilants du jardinier, la floraison de son beau lot d'anémones devait alors être complète. Il fallait s'entendre pour donner le plus doux saisissement possible à la surprise que le don inespéré de ces fleurs devait causer à son intéressant destinataire. Le concours du chevalier, familier de la maison était nécessaire pour cela. Il le promit avec joie; dès le soir tout fut réglé, et maître Antoine mis en rapport avec le jardinier de M. de Harlay.

Le 21 mai, vers quatre heures, par une de ces belles soirées du renouveau, comme on dit sur les côtes normandes, le chevalier entra avec M. et M^{me} de Belmare, que, par un prodige d'habileté, il était parvenu à faire descendre à cette démarche, dans l'appartement de M^{lle} Julie. La surprise de la jeune fille fut extrême. — Vous! fit-elle en promenant un regard étonné sur ses trois visiteurs.

— Oui, nous, reprit le chevalier; et qu'est-ce qui t'étonne? Serait-ce de ne pas nous voir de bouquets... Eh bien! j'en ai un, moi... Mais embrasse-nous tous... Je vais te le montrer après.

Et l'excellent oncle, après l'avoir embrassée à son tour, la prit par la main et l'ayant conduite sur une petite terrasse dont il avait ouvert la porte vitrée pendant qu'elle recevait les baisers compassés de M. et de M^{me} de Belmare : le voici!

Julie resta stupéfaite; ces fleurs si belles, si admirées, si enviées, étaient là sous ses yeux, disposées

avec un art parfait, les pots noyés dans les compartiments du petit parterre où elle réunissait autrefois ses plantes les plus précieuses.

— Les anémones de M. Bachelier! murmura-t-elle d'une voix syncopée.

— Non pas! non pas! tes anémones à toi, ma bonne Julie; les tiennes! les tiennes!

— Oh! mon oncle, fit-elle avec une émotion dont les deux grosses larmes qui s'échappèrent de ses yeux trahirent la violence.

Et un instant après :

— Est-ce à vous seul que je dois ce bonheur?

— Ah! la curieuse! repartit le chevalier... Eh bien! non, ce n'est pas à moi seul... Ce n'est même nullement à moi que tu dois ces fleurs des Hespérides; c'est un autre héros que moi qui a accompli ce travail et si tu veux l'en remercier, il est au salon, impatient, je t'assure, de savoir s'il a été assez heureux pour satisfaire son Eurysthée.

On passa au salon.

— Monsieur, dit M^{lle} Julie de Belmare au jeune conseiller, lui tendant sa main qu'il baisa respectueusement, je ne vous cacherais pas que le plaisir que vous m'avez causé est si vif que je ne saurais le reconnaître jamais.

Si la belle et aristocratique jeune fille n'eût pas dès ce moment pensé le contraire, le regard que Louis de Harlay attachait sur elle le lui eût révélé : pour cet instant de plaisir, elle pouvait lui donner tout un avenir de bonheur. Cela devait être.

Quelques mois après en effet, une longue file d'équipages armoriés se déployait aux abords de l'église Saint-André-des-Arts; le mariage de M. Louis de Harlay avec M^{lle} Julie de Belmare était la solennité qui avait attiré ce brillant concours. Mais revenons à notre idylle. La jeune mariée n'eut par l'égoïsme fantasque de M. Bachelier. Ce fut de son jardin que les anémones se répandirent, non-seulement en France, mais en Flandre, en Hollande et en Angleterre, où se multiplièrent leurs variétés les plus précieuses.

FULGENCE GIRARD.

FIN

SALON DE 1870

IX

MM. Matejko, G. Courbet, Prieur, Maincent, de Bannes, Laborne, Maignan, Priou, Horscheit, Passini.

M. Matejko, peintre polonais qui s'est formé à l'École de Cracovie, voue son talent à la représentation des grands faits historiques de son pays. L'Exposition universelle de 1867 a montré de lui une grande composition, la *Du te de Varsovie en 1773*, qui valut au peintre beaucoup d'honneur; deux ans auparavant, au Salon de 1865, il s'était fait connaître par une œuvre non moins importante et non moins remarquée, le *Prêtre Skarga à la Diète de Varsovie en 1604*, et, cette année, l'*Union de Lublin* confirme sa notoriété, achève d'assurer sa place parmi les artistes vraiment distingués de notre époque. D'une adresse de pinceau peu commune et d'une conscience rare, M. Matejko a fait de notables progrès depuis ses ouvrages de début qui péchaient par l'excès des détails, l'incohérence des figures, et, dans la coloration, par une grande prodigalité de tons noirs et laqueux. Il me semble sans doute toujours un peu enclin à forcer le rôle des étoffes; chez lui, les accessoires ne le cèdent point encore assez aux personnes, le faste et la littéralité des ajustements le préoccupent au-delà de la juste mesure, et je voudrais qu'il se résignât quelquefois à plus de simplicité et de naturel. Cependant sa palette s'est améliorée au point de ne plus guère rappeler ses premiers penchants, et son tableau actuel, circonstance que je me hâte d'applaudir, développe une scène suffisamment claire, un sujet intelligiblement réalisé.

Ce qu'on appelle l'*Union de Lublin*, c'est la convention par laquelle les sénateurs polonais et les nonces lithuaniens déclarèrent définitive et irrévocable la réunion de la grande principauté de Li-

thuanie avec le royaume de Pologne, les deux pays conservant d'ailleurs leurs gouvernements distincts, sous un seul et même chef. Or, M. Matejko a représenté le roi Sigismond-Auguste au milieu d'une nombreuse assistance; élevant un crucifix de la main droite, la gauche étendue sur le livre des Évangiles, il proclame l'accord solennel des deux nations, et les sénateurs, les nonces, les grands-officiers, des prélats, des cardinaux, ceux-ci debout, à genoux ceux-là, les uns assis, les autres montés sur des sièges, saluent de vivats enthousiastes le nouveau pacte, et lui jurent fidélité et dévouement.

Il résulte de cette donnée beaucoup d'action et de variété. A droite, au second plan, se distingue la reine, Anna Jagellon, entourée de dames de la cour. Le roi, vêtu de noir, les deux personnages agenouillés près de lui, eux, couverts de riches habits, l'un tenant un glaive nu à la main, sont fort beaux comme geste et comme intention. Il y a bien sur cette toile trop de chevelures ébouriffées, de barbes en broussailles, et de doigts crispés; je n'aime point le jeune page de l'angle droit, et la sénilité du cardinal de gauche m'oblige à sourire un peu. Cependant, avant de s'être arrêté à une seule critique, on relève des mérites de quoi défrayer un long examen. Toutes les têtes sont locales, tous les détails des vêtements et des accessoires d'une exactitude scrupuleuse, intérêt ethnographique et archéologique qui n'est pas à dédaigner, après tout. Mais principalement dans l'accent des expressions, la manière de grouper les figures, le caractère des poses, le pittoresque de l'effet, oui, rien de banal, de convenu; au contraire, quelque chose d'étrange et de curieux qui plaît et contente, une saveur de nouveau qui singularise l'œuvre et la détache de ses analogues. Et puis, examinez la tenue de l'exécution. Le dessin n'est pas très-an ple, très-profond, ni le modelé très-large; à cela près, néanmoins, que d'acquis, que d'habileté! Je pourrais citer des visages ne laissant rien à désirer, des emmanchements auxquels je défie qu'on trouve à reprendre, des ajustements sans reproche, et partout se manifeste le travail d'une pensée active, d'une main loyale, souple, rompue à toutes les difficultés du métier. Qu'ajouterai-je encore? Mon Dieu! peu de chose; mais, pour dire ma pensée entière sur cette peinture, je la déclare si remarquable, que, dans le genre, franchement, j'en ai peu vu à ce Salon, et à bien d'autres, d'aussi dignes de louanges.

M. G. Courbet a exposé cette année un tableau fort remarquable. Car, certaines fois, l'artiste, grand pourfendeur de principes et de traditions, fait de bonne peinture, auquel cas tout le monde applaudit volontiers, comme d'autres fois il en fait de pitoyable, d'extravagante, d'absurde, laquelle est sifflée par les connaisseurs, gens de conscience, tandis que les frères et amis la montent aux nues, criant par-dessus les toits que tout est bien qui sort de chez « le maître d'Ornans. » D'où conflits et disputes. Mais ce n'est point l'affaire d'aujourd'hui, chacun s'accordant pour reconnaître dans la *Falaise d'Étretat* une très-belle pièce. Les barques ne valent pas grand-chose, il est vrai, à cause du ton qui est trop noir, et du dessin évidemment incorrect; par contre, le ciel, la falaise, la mer, sont superbes, d'une vibration étonnante, d'une limpidité merveilleuse, d'un coloris exquis, suave, rare. Dieu! l'agréable température, la douce et pénétrante impression de fraîcheur! Je ne crois rien dire de trop, malgré quelques défauts, l'œuvre est excellente. Est-ce que je crois pour cela M. Courbet le premier des peintres passés, présents et futurs? Le ciel m'épargne une pareille sottise! Non, il vaut ce qu'il vaut, et rien davantage. Cette *Falaise d'Étretat* me séduit, me charme, et je le publie sans détour, de même que dans le temps j'ai dit, sans la moindre gêne, que le *Portrait de Prudhon* me semblait détestable, et l'*Aumône*, inepte et grotesque.

M. Courbet a exposé, en outre, une *Mer orageuse*, qui a du mérite, sans valoir pourtant la *Falaise d'Étretat*.

Il y a dans le *Dépiquage du bœuf à Fréjus*, exposé par M. Prieur, un sentiment fin et distingué de la nature. Le cadre est petit, mais il n'en faut pas davantage pour annoncer un talent amoureux de la vérité. M. Maincent a une façon légère et expéditive



SALON DE 1870. — LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, tableau de M. Yvon dessiné par M. Jules Lavée.

de peindre et de colorer charmante dans une esquisse, insuffisante pour un tableau. Qu'il y prenne garde, la négligence tue les plus malins. J'ai toujours eu de la sympathie pour les tableaux de M. de Bannes; *L'Amône du soldat*, que l'artiste a mis au Salon est un ouvrage estimable, sagement conçu, peint avec conscience et précision. Le *Château de Blois sous Louis XII*, par M. Laborne, n'est pas à laisser en oubli. Dans la cour du palais, sous prétexte de retour de la chasse, grouillent quantité de petits bonshommes joliment chiffonnés, lestement troussés, à la pointe d'un pinceau en belle humeur. Un mot de *l'Intérieur de ferme* de M. Maignan : il a une physionomie rustique, une saveur locale que le peintre a heureusement fixées sur la toile, et les personnages montrent une bonhomie bretonne qui est un charme de plus. Que je ne manque pas de signaler aussi le portrait de M. Miot, par M. Priou, d'un modelé puissant, d'une couleur solide, d'un caractère robuste, et les deux cadres de M. Denneulin, un paysage fort joli, ma foi (*Pont sur la Cure*), et une composition soi-disant drôlatique, mais du plus méchant goût.

L'autre jour, je suis entré dans le département des dessins, fort négligé d'habitude par les visiteurs du Salon et par la critique. J'y rentre au moment de terminer aujourd'hui. Plus tard, j'y reviendrai encore afin de signaler au milieu de cadres dignes de pitié, bons tout au plus à décorer des loges de concierges, quelques pièces d'un mérite exceptionnel. De ce nombre, à coup sûr, est le grand dessin inscrit au catalogue sous le n° 3,593. M. Horschelt en est l'auteur. On y voit une horde de cosaques du Kouban, revenant d'une razzia contre les Circassiens de la mer Noire. Chargés de butin, poussant devant eux le bétail conquis, emmenant force prisonniers garottés, éplorés et pantelants, les vainqueurs se hâtent de descendre dans le lit d'un cours d'eau, qui à pied, qui à cheval, qui en araba, et plusieurs ont déjà gagné les crêtes de la rive opposée, d'où ils interrogent les profondeurs de l'horizon. Le coup s'est fait au beau milieu de la nuit; la première pointe du jour commence à éclairer de leurs livides l'infortune des uns, la joie farouche des autres. Sans exagération, c'est un morceau accompli. Assiette de l'ensemble, entente et conduite de l'effet, justesse des mouvements, correction soutenue des contours, expression, caractère, détails, bêtes, hommes, costumes, accessoires, paysage, tout, pour mieux dire, s'accorde à élever ce dessin à une hauteur que peu d'ouvrages du Salon seraient en état de lui disputer.

J'en sais un cependant qui lui est, suivant moi, supérieur. C'est l'aquarelle exposée par M. Ludwig Passini, et portée ainsi au livret : *Chanoines à vêpres*. Oui, celui-là me semble plus parfait encore. Les chanoines sont debout dans leurs stalles, et l'officiant qui passe les inonde un à un, à coups d'encensoir, de nuages d'encens. Il eût été difficile de mieux arranger cette file d'ecclésiastiques, de mieux varier la physionomie et l'attitude de figures dont la pose est presque la même et l'expression à peu près identique. Et la belle exécution ! Là, pas de hasard, pas de subterfuge. Tout est sincèrement voulu, certain, cherché, senti, raisonné, expliqué. Les têtes, les mains sont irréprochables; les vêtements, étonnants, la coloration, le procédé admirables, le détail est juste à point, la vérité absolue. Mais je m'arrête, car sur le bien que je pense de cette aquarelle sans rivale, je crois que je n'aurai jamais tout dit.

OLIVIER MERSON.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

TABLEAU DE M. YVON

M. Yvon a exposé cette année un tableau aux dimensions colossales, destiné à orner un musée du Nouveau-Monde.

Cette immense toile est une allégorie : c'est la gloire des États-Unis interprétée par le pinceau.

Au centre du tableau, sont groupés les trente-quatre États de l'Union autour d'un char traîné par

des lions, et sur lequel sont debout les deux grandes figures symboliques de la République et de l'Égalité.

A gauche, sous le soleil levant, débarquent sur la terre de la Liberté, les immigrants venus d'Europe, et qui ont traversé cette mer couverte de navires qui, de ce côté, forme le fond du tableau.

Au premier plan, un des grands fleuves d'Amérique, l'Ohio, le Missouri, ou l'Arkansas, étouffe dans ses eaux la torche de la guerre. Près de cette grande figure, on voit se soulever des tombes, et des ombres en sortir qui semblent saluer l'ère du grand apaisement. Ce sont là ceux qui ont sacrifié leur vie au triomphe de cette cause.

Le fond du tableau, à droite, se dessine vaguement dans les ténèbres, où l'on voit se dresser le gibet de John Brown. Au-dessus planent des archanges qui terrassent les passions mauvaises.

Plus en lumière, se groupent autour d'une Bible ouverte, et tendent leurs bras vers la grande République, les Indiens et les noirs, que travaillent à relever et à affranchir les émancipateurs de race blanche.

La statue de Washington, le fondateur de la République, s'élève au milieu de cette scène allégorique.

Enfin, du haut du ciel, des renommées proclament la gloire des États-Unis dont l'industrie et le travail sont symbolisés par des enfants qui s'ébattent au milieu des fleurs et des fruits échappés d'un vase de marbre.

Telle est la grande composition de M. Yvon. Notre gravure en reproduit l'imposant aspect.

A l'heure qu'il est, ce tableau, si bien fait pour flatter l'amour-propre américain, vogue vers les États-Unis où l'attend déjà un grand succès de curiosité.

M. V.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE ⁽¹⁾

Un lecteur positif m'adresse cet avis :

« Dans votre revue très-rapide des livres nouveaux, pourquoi ne pas joindre à l'indication de leur sujet celle non moins nécessaire, à mon avis, du prix qu'ils coûtent ? »

« A ce sujet, les citadins peuvent encore s'éclairer dans une librairie, mais, pour moi campagnard, me faudra-t-il donc vous écrire tout exprès pour savoir jusqu'à quel point je puis me permettre d'acheter tel ou tel bouquin ? »

« Comblez cette lacune, et vous agirez dans l'intérêt général. A l'acheteur, vous épargnerez des frais et l'ennui d'une correspondance; aux vendeurs, vous amèneriez plus d'un client nouveau. S'il y a loin de la coupe aux lèvres, rappelez-vous qu'il y a plus loin encore de celui qui désire un livre à celui qui le paye. On ne saurait trop faciliter de nobles rapprochements. »

L'invitation est trop logique pour que je n'y défère pas immédiatement. A dater d'aujourd'hui, on voudra bien me laisser marquer tous les prix connus exactement, comme dans un magasin de nouveautés. Sans doute, cette prose émaillée de chiffres ne sera pas d'une lecture facile, mais la question de style disparaît ici devant la question d'intérêt public.

A tout seigneur tout honneur. Commençons par *l'Esprit chrétien* (3 fr. 50) de M^{sr} Landriot, archevêque de Reims. Un éloquent trait d'union entre la religion et l'esprit moderne, que ce recueil de discours où l'amour de la science éclate à chaque page. On ne saurait donner à l'éloquence sacrée un caractère plus large et plus conciliant.

M. Paul Lacroix n'a pas encore achevé sa seconde édition de *l'Histoire de l'empereur Nicolas* (3 fr.), qui comptera près de vingt volumes. Les faits inédits abondent dans ceux que j'ai sous les yeux. On sait

(1) L'administration du *Monde illustré* se met à la disposition des abonnés pour leur expédier franco les ouvrages dont il est rendu compte dans le journal. Adresser toute demande à M. Bourdilliat, 43, quai Voltaire.

que l'auteur a pu puiser à des sources exceptionnelles.

Nous devons un livre fort consciencieux et fort curieux (8 fr.) sur Venise au Français le plus vénitien qui soit en France, M. Armand Baschet. Les archives de la célèbre république, sa chancellerie secrète, son conseil des dix, ses inquisiteurs d'Etat n'auront plus désormais de mystères pour nous. Leurs rapports avec la France sont surtout étudiés par l'auteur, qui a exclusivement puisé aux sources originales.

M. Ferdinand Delaunay a traduit les écrits historiques d'un philosophe juif trop peu connu, Philon d'Alexandrie (3 fr. 50).

M. le comte Charles de Maistre a publié un nouveau choix d'*Œuvres inédites* de Joseph de Maistre (6 fr.). — Etudes philosophiques et politiques sur la souveraineté, sur l'inégalité des conditions, sur la Révolution française. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est dans le sens absolutiste.

Les souvenirs de la guerre du Maroc avec l'Espagne ont fourni à M. Charles Yriarte la matière de ses *Tableaux de la guerre* (6 fr.). Le dessinateur et le typographe ont rivalisé de bon goût; l'écrivain s'est fait vraiment peintre pour réaliser les promesses du titre.

Après M. Charles Yriarte, voici M. Pierre Véron, absolument connu dans la chronique qu'ils gouvernent tous deux pour le plus grand plaisir des lecteurs du *Monde illustré*. M. Véron en est à son vingt-septième ou vingt-huitième volume des *Silhouettes parisiennes*. Celui-ci s'appelle *les Chevaliers du macadam* (3 fr.); il tiendra, comme ses aînés, le haut du trottoir.

Sans quitter le trottoir, passons à la sérieuse étude de M. Lecour sur *la Prostitution à Paris* (4 fr.): avis motivé d'un magistrat et d'un philosophe sur une plaie sociale qui change complètement de nature en ce moment. Le mal devient à la fois plus caché et plus profond. Tous les chiffres nécessaires sont là pour le prouver.

De *Vénus méretrix* à Bacchus, il n'y a pas loin. Je puis donc ajouter qu'un conseiller à la cour de Colmar, M. de Neyremand, donne la chasse à un autre vice. Il a démontré la *Nécessité de supprimer l'ivresse* (2 fr.) par mesures restrictives qui ôtent toute possibilité de mal faire à des hommes inconscients de leurs actes. La prise en considération de ce mémoire serait un bienfait.

M. Landry, de l'école d'Hahnemann, a résolu de rendre accessible à tous le formulaire médical dont les hommes de l'art se réservent généralement l'usage. Avec son *Homœopathie vulgarisée* (3 fr. 50), on se *globulera* désormais à soi tout seul, et en connaissance de cause.

Le flot des brochures du concile monte toujours. La dernière (*l'Infaillibilité papale*, 2 fr.) pousse les évêques d'Occident à fusionner avec l'Église d'Orient qui se rapproche plus que la nôtre de l'Église primitive. L'auteur anonyme s'affirme catholique et docteur en théologie (???)

Trois romans — un roman parisien de M. Hector Malot : *Une bonne affaire* (3 fr.). Sujet : misères secrètes de la vie industrielle; lutte désespérée du génie inventeur aux prises avec les roueries de la concurrence déloyale.

Un roman parisien de M. Gontran Borys : *les paresseux de Paris* (3 fr.), s'attaque à la classe dangereuse des gens qui veulent jouir aux dépens des autres : assassins, entrepreneurs de chantage, empoisonneuses, etc., etc. Scènes de bouges et de salons. Les salons sentent un peu l'Ambigu, mais les bouges sont vrais dans l'horrible.

Un roman ardennais : *Malgré tout* (3 fr.), par Georges Sand. Douce étude de jeunes filles arrivées à l'instant où se pose devant elle le grand problème de la vie à deux. La douceur et la vertu y triomphent sans banalité.

Un procédé de gravure économique a permis à un éditeur intelligent d'offrir à prix très-réduit les partitions de nos grands maîtres. A trois francs la partition complète du *Barbier de Séville!* pour chant et piano! A trois francs celle de la *Norma*, celle des *Noces de Figaro!* celle du *Don Juan!* — Quelle bonne fortune pour les amis peu fortunés de la bonne musique.

ÉDOUARD HUBERT.

COURRIER DU PALAIS

Dans ce procès criminel dont je vous parlais en terminant mon dernier *Courrier*, le jury de la Seine a rendu, comme je vous l'ai dit, un verdict négatif. Les preuves de l'accusation n'ont pas paru suffisantes, et, en effet, il y avait dans cette cause singulière des preuves qui se contredisaient entre elles. Blouet est un jeune homme bien élevé, instruit, intelligent, à qui l'on ne reprochait que des goûts de dépense et de dissipation un peu trop prononcés. Pendant qu'il était encore employé dans les bureaux de l'assistance publique, il était très-aimé et très-estimé. Un beau jour il partit, et fort peu de temps après on apprit avec stupeur qu'une somme de 31,000 fr. avait été indûment payée à un hardi faussaire. Le coupable devait évidemment être bien au courant du mécanisme de l'administration; il avait d'abord simulé une fourniture de charbon, il avait fabriqué un arrêté du préfet qui l'autorisait en dehors de la forme ordinaire, c'est-à-dire sans adjudication publique, puis les signatures de tout le personnel qui a charge de viser les mandats de paiement, puis les griffes des divers bureaux par où le mandat passe... Enfin, tout y était.

C'est, du reste, une réflexion que j'avais faite bien souvent à propos de la manie *paperassière* des administrations publiques en France, que la multiplicité même des moyens de contrôle, non-seulement gaspille le temps des employés et par conséquent l'argent qui sert à les payer, mais encore qu'elle va directement contre son but; elle déjoue peut-être les combinaisons timides de la fraude vulgaire; mais vienne un coquin habile et hardi, elle lui rend le succès plus facile. Vous en auriez été bien convaincus si vous aviez entendu tous ces inspecteurs, contrôleurs, etc... dire devant la cour et tous à peu près dans les mêmes termes: « Les pièces étaient en ordre, elles avaient suivi la filière exigée, le dossier était complet, il n'y manquait rien; j'étais donc couvert par les signatures de ceux qui m'avaient précédé dans cet examen. » Mais alors, au lieu des six, huit ou dix contrôleurs, il y en aurait eu soixante, que l'on serait arrivé au même résultat; un seul donc vaudrait mieux, à la condition qu'il fit lui-même la vérification matérielle dont s'est avisé dans cette affaire un simple garçon de bureau, un homme qui n'a pas du tout le génie de l'administration! Il arriva tout essoufflé en criant: « Mais la fourniture n'a pas été faite, je viens du magasin! »

On paya néanmoins. Ah! par exemple, ce dont je conviens volontiers, c'est que ces formalités sont admirables pour faire retrouver l'erreur — tôt ou tard! C'est toujours le mot de Schaunard, dans la *Vie de Bohème*: « On retrouvera l'erreur... mais on ne retrouvera pas l'argent! »

On retrouva l'erreur, en effet, on en retrouva même trois autres de même nature, qui remontaient à une époque déjà assez éloignée, en tout une cinquantaine de mille francs. Il était certain que le faussaire était venu toucher lui-même ses mandats, car les acquits donnés au guichet de la caisse ont été déclarés par l'expert en écritures être de la même main que les fausses pièces et les faux visas, et cette main, toujours d'après les conclusions de l'expert en écritures, était celle de l'accusé. Or, personne dans les bureaux n'avait reconnu celui-ci dans l'homme qui s'était présenté pour toucher l'argent. On a bien dit qu'il avait l'habitude de jouer la comédie, même à la ville, qu'il savait déguiser sa voix, grimer son visage; mais ces tours-là, qui sont à peine vraisemblables au théâtre et dans les romans, ne sauraient être considérés comme possibles dans la vie réelle; si grand comédien que soit un homme, avec les perruques les mieux faites, avec les fausses barbes les plus savantes, il ne soutiendra pas impunément l'examen de gens qui, pendant des années, ou même seulement des mois, l'ont vu tous les jours, et ont vécu avec lui dans une certaine intimité. L'accusé disait, si les faux visas, les fausses pièces sont de la même écriture que les derniers acquits donnés dans vos

bureaux, en votre présence, il faut en conclure que ni les uns ni les autres ne sont de ma main!

Selon moi, M. le président de la cour d'assises a parfaitement résumé la situation en disant: « Tout contrôle est illusoire là où on articule le faux. »

Le reste, vous le savez: Blouet est allé deux fois à Bade; il y a gagné 40,000 fr., dit-il, et il explique ainsi ses dépenses de voyage, les cadeaux qu'il a faits à sa maîtresse. M^e Lachaud n'a pas manqué de s'élever une fois de plus, avec sa verve habituelle, contre les expertises en écritures, et l'honorable expert, qui s'y attendait et qui commence à s'y habituer, avait préparé ses démonstrations dans une forme nouvelle qu'il avait ébauchée déjà dans l'affaire Frigard.

Voyons, voyons, sans montrer trop de sévérité nous pouvons dire qu'il y a là quelque chose à faire!

La cour, chambre des appels correctionnels, vient de rendre un arrêt qui a causé quelque émotion dans le monde des juriconsultes. Un monsieur, condamné il y a trois ans pour entretien d'une concubine au domicile conjugal, a porté une plainte en adultère contre sa femme. Or, il y a dans le code pénal un article 336 qui dit clairement et positivement que cette faculté a cessé pour lui le jour où il a été condamné. Naturellement, la femme invoquait cette fin de non-recevoir. La septième chambre du tribunal correctionnel avait jugé que le mari, ayant mis fin au scandale de sa vie passée, avait ainsi recouvré le droit de poursuivre sa femme, et elle avait bel et bien condamné celle-ci à deux mois de prison, et son complice à un mois de la même peine. C'est ce jugement que la cour vient de confirmer en en adoptant les motifs.

Le tribunal et la cour ont évidemment obéi à une pensée morale; mais enfin la loi ne dit rien de tout cela et, même, elle dit précisément le contraire et en assez peu de mots pour qu'une interprétation ne soit pas possible. Voilà qui est un peu trop grave pour moi; mais je veux répéter encore ce que j'ai déjà écrit quelquefois, c'est qu'il n'y a rien et il ne saurait rien y avoir de plus moral que la loi prise dans son texte et dans son esprit si la cour de cassation se trouvait être de mon avis, je vous le dirai.

Encore une affaire rare, un avocat du barreau de Dieppe qui a fait citer, devant le tribunal de paix du cinquième arrondissement de Paris, une dame Lesourd, pour la faire condamner à lui payer 200 francs d'honoraires qui lui sont dus!

Vous savez qu'à Paris, et dans la plupart des grandes villes, l'ordre des avocats interdit à ses membres, sous peine de radiation du tableau, de poursuivre en justice le paiement de leurs honoraires; mais c'est là une mesure disciplinaire prise par la corporation pâisée dans un sentiment de dignité, un peu exagéré peut-être. La justice n'arien à y voir, surtout lorsque, comme dans l'espèce, l'avocat fait partie d'un barreau qui autorise ou tolère la réclamation des honoraires. Ici, l'avocat réclamait 200 francs pour avoir plaidé une affaire longue, difficile, ardue, et son ancienne cliente, aujourd'hui son adversaire, commençait par invoquer la tradition de l'ordre; puis elle faisait offre de cinquante francs pour toute rémunération.

Mon Dieu! je ne suis pas l'ennemi des choses que le sentiment de la dignité inspire à une corporation; mais, je le demande bien humblement aux membres de l'ordre, n'est-ce pas faire grimper un peu trop haut le respect de sa profession libérale? Les médecins se font payer leurs visites; les poètes, les écrivains, savants, historiens, philosophes, moralistes ou romanciers, se font payer leurs écrits; les peintres se font payer leurs tableaux; les musiciens leurs partitions etc., etc. Est-ce que ce ne sont pas là des professions aussi libérales que celle d'avocat?

Et puis, qu'arrive-t-il? C'est que les gros bonnets en souffrent beaucoup moins que les petits!

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il advienne, le juge de paix du cinquième arrondissement a bravement jugé l'affaire et condamné l'ancienne cliente défenderesse à payer les deux cents francs d'honoraires qui n'avaient rien d'exagéré et dont elle n'avait nullement discuté le chiffre dans une correspondance engagée entre elle et son avocat.

« Il n'appartient pas aux tribunaux, dit le texte de ce jugement, en l'absence de texte législatif interdisant les actions pour honoraires, de refuser d'écouter l'avocat qui s'adresse à eux pour obtenir la rémunération de ses soins, alors même qu'il violerait la discipline intérieure de son ordre. »

Nous avons vu cette semaine, devant le tribunal correctionnel, un cocher prévenu de blessures par imprudence; il avait légèrement écrasé quelqu'un. — Cela n'est pas rare, malheureusement, me direz-vous. Ce qu'il y a de plus rare, c'est qu'il a renversé deux chevaux et un garde de Paris à cheval! Et pourtant le client qu'il conduisait n'était nullement pressé et ne lui avait certainement pas recommandé d'aller vite; le prévenu est cocher de corbillard, et ce jour-là, comme il en a l'habitude depuis vingt-cinq ans qu'il est cocher des pompes funèbres, il conduisait un mort à son dernier domicile.

On doit s'arrêter et faire place lorsque passe un convoi; on doit s'arrêter et faire place lorsque passe un corps militaire quelconque; mais, quand le convoi et l'escadron se rencontrent, lequel doit céder le pas? Privilège contre privilège! Il est arrivé que les militaires passaient, le cocher des pompes funèbres s'est arrêté; mais, assez mécontent déjà de voir entamer sa prérogative, il a cru avoir le temps de passer entre deux rangs, il a lancé sa voiture; deux chevaux se sont effrayés et sont tombés avec un homme qui a eu le pied contus. — Hurrah! les morts vont vite!

Ce pauvre cocher, qui a bien la meilleure figure du monde, a été renvoyé des poursuites sur le chef de blessures par imprudence, et il a été condamné à 1 franc d'amende pour avoir troublé la marche d'un corps de troupes. Mais il paraissait stupéfait d'avoir eu l'abord si rude. Il s'est retiré en grommelant, comme un homme qui n'est pas encore convaincu de ses torts.

PETIT-JEAN.

LES TROUBLES DE VERVIERS

Verviers, le 23 juin 1870.

Monsieur le Directeur,

Nous venons encore une fois d'assister à une déplorable conflagration entre les pouvoirs chargés de maintenir l'ordre et des fauteurs de trouble stimulés par l'*Internationale*.

Dimanche matin, à l'occasion du rappel des miliciens de la classe de 1863, motivé pour les exercices du camp, et pour une durée de quelques semaines, on est parvenu à soulever les laborieuses populations de Verviers, et à les placer en flagrant délit d'opposition aux lois.

Les meneurs, au nombre d'environ 500, se sont formés en cortège, et ont parcouru les rues en chantant la *Marseillaise*, et précédés d'un drapeau rouge portant pour devise: « Victimes de l'impôt du sang. »

L'impôt du sang! Mot vide de sens aujourd'hui, car nos miliciens ne sont exposés qu'à une chose: apprendre l'exercice, se dégoûder, et s'instruire s'ils en ont l'intelligence et la volonté. Voilà le prétexte au moins spécieux que les meneurs ont saisi pour ameuter notre population ouvrière, inquiéter les gens paisibles, fermer les ateliers, et enfin causer de graves préjudices aux fabricants et aux ouvriers sérieux.

Verviers a une population de 35,000 âmes, et n'a pas de garnison. La police est faite par une dizaine d'agents, une brigade de gendarmerie et une vingtaine de pompiers.

Pendant que la police tâchait de contenir les émeutiers et enlevait leur drapeau, on demandait du renfort à Liège. Vers six heures, 300 hommes d'infanterie et 60 lanciers entraient en ville tambours en tête. — Les brigades de gendarmerie d'Aubel et de Herve étaient déjà arrivées, — en même temps que des détachements de cavalerie portaient de Bruxelles pour renforcer Liège.

Les émeutiers s'étaient réformés, et, porteurs de deux nouveaux drapeaux, sont venus se masser devant l'hôtel de ville, toujours chantant la *Mar-*



GODEFROY DURAND.

BELGIQUE. — Troubles à Verviers à propos du rappel des miliciens de la classe 1863. — La gendarmerie et la police dispersent les émeutiers. — (Dessin de M. Godefroy Durand, d'après le croquis de M. Léon Beaudoux.)

LE MOIS COMIQUE, PAR CHAM



— Vois donc! la belle fleur d'oranger!
— Est-ce que cette fleur nous regarde, ma chère?



— Ma fille, baisse les yeux! Des camellias! des fleurs sans conduite



— Une ose thé! je vais la respirer! ça doit être bon pour la digestion. Moi qui ai justement trop déjeuné.



Roses tellement mousseuses, que c'est à croire qu'elles ont été greffées sur une bouteille de bière!



L'ancienne loterie faisant sa rentrée.



— Sens donc mon eau de Portugal Qu'est-ce qui lui est donc arrivé?
— Parbleu il y a eu une révolution là-bas! elle aura tourné.



BÉOTISME PARISIEN
— Ces chrétiens des temps primitifs, quelle simplicité dans leur costume!



LE REPAS, OU LA REVANCHE AUX ARÈNES
Les bêtes mangées à leur tour par les chrétiens de 1870.



— Mais quand je te dis un oui, cela doit te suffire!
— Plus aujourd'hui! il en faut 7 millions trois cent mille.



Mlle Bozacchi se chargeant de faire monter les recettes.



[Les courses de chars dans les arènes de 1870.



— Je ne m'étonne plus, mon pauvre Freyschutz! fallait prendre un chassepot, tu aurais alors fait merveille!

BELGIQUE. — Troubles à Verviers à propos du rappel des miliciens de la classe 1863. — La gendarmerie et la police dispersent les émeutiers.

seillaise et criant « Vive la ligne ! » Après trois sommations, précédées du roulement, la gendarmerie et la police chargèrent et parvinrent à débayer la place.

Bon nombre d'arrestations ont été faites. Il y a eu plusieurs blessés, des agents piétinés et trainés à plus de 50 mètres sur le pavé. Une sentinelle de nuit attaquée par des individus portant des briques dans leurs mouchoirs, a tué un de ses agresseurs. Enfin, grâce à l'énergie déployée à temps, la loi est restée maîtresse. Des patrouilles n'ont cessé de parcourir les rues de la ville, et aujourd'hui le calme est entièrement rétabli.

Ne serait-il pas temps que nos ouvriers, nativement honnêtes et de bon sens, comprennent enfin que c'est à l'oubli de leurs devoirs sociaux et de famille, à la négation du juste et du vrai, et enfin à la pauvreté, que les conduit l'Internationale?...

Et cette association compte cependant un million d'adhérents.

LÉON BEAUDOUX.



Discours de M. Édouard Thierry sur Ponsard.
Jules de Goncourt.

Les journaux nous ont entretenus, il y a quelque temps, d'un discours prononcé à Vienne par M. Édouard Thierry le jour de l'inauguration de la statue de Ponsard. Ce discours était si long, si long, et il succédait à tant d'autres discours, que le spirituel administrateur de la Comédie-Française dut être forcé d'en supprimer une grande partie. C'est ce discours qui nous revient aujourd'hui par l'imprimerie Claye, et qui n'a plus à lutter contre les feux du soleil, les rumeurs de la foule et les roulements de tambour des Santerre viennois. Nous sommes en présence d'une apologie sans restriction de l'auteur de *Lucrece* et de *Honneur et l'Argent*; cela devait être. On sait que nous ne partageons pas l'admiration de M. Édouard Thierry; mais nous sommes tout disposé à reconnaître l'habileté contenue dans son discours et les charmes de son style. « C'est bien ici, — dit-il en désignant Vienne, — c'est bien dans cette ville pleine de souvenirs, au pied de ces collines que l'Italie des Césars avait choisies pour y étager ses riants jardins d'été, près de ce fleuve où se mirent toujours les ombrages des grands parcs, et qui court impatient de Lyon, la cité romaine, à Marseille, la colonie grecque, c'est bien ici que l'on comprend les origines du génie de Ponsard, l'ensemble de son œuvre et de sa vie. C'est ici qu'il a dû naître; c'est ici qu'a dû se former ce jeune et sérieux esprit, pénétré de toutes les influences du sol et des traditions lointaines; c'est d'ici qu'a dû partir, avec son premier poème dramatique, ce Romain du XIX^e siècle... »

Laissons M. Édouard Thierry causer, dans sa langue indulgente, de celui qui fut de ses amis et de ses clients, et profitons du loisir que nous donne cette semaine la disette de premières représentations pour dire quelques mots — après tout le monde — d'un jeune homme ravi brusquement à l'affection d'un frère et à l'estime de tous les lettrés.

S'il nous fallait absolument un motif pour parler de Jules de Goncourt à cette place plutôt qu'à une autre, nous le trouverions sans embarras. Le jeune écrivain n'a-t-il pas signé sa part de collaboration dans la comédie d'*Henriette Maréchal*, cette chute plus bruyante que tant de succès? N'a-t-il pas été un peu notre confrère dans *les Mystères des théâtres*, un recueil de comptes rendus des pièces représentées en 1852? N'a-t-il pas fait *les Actrices*, une adorable petite monographie? Cela suffit pour le rattacher à l'art dramatique, et conséquemment our justifier les lignes que nous allons tracer sur lui.

Trente-neuf ans! Jules de Goncourt avait trente-neuf ans quand la mort est venue lui mettre la

main sur l'épaule. Il avait tout encore du jeune homme : la chevelure blonde, l'œil clair, la bouche riante, la voix musicale; il semblait promis aux destins heureux. Plus petit que son frère, il se dirigeait vers un enbompiment discrètement bourbonnien. — Du plus loin qu'il m'en souviens, c'est vers 1850, à la bibliothèque de la rue Richelieu, qu'on me montra les deux frères pour la première fois. L'année suivante ils lançaient leur livre de début, sous le titre assez étrange de : *En 18...*

Je viens de relire ce livre; l'action en est insignifiante, mais les deux débutants y sont déjà maîtres de leur forme. Ils n'iront pas plus loin dans l'outrance du procédé romantique, ou plutôt de tous les procédés, dans le fouillé du détail, dans la *modernité* de l'esprit. C'est une chose unique que cette note complète donnée tout d'abord. Jules Janin consacra un feuilleton entier à *En 18...* Dès lors l'attention fut acquise aux œuvres suivantes d'Edmond et Jules de Goncourt, œuvres variées de physiologies sinon de ton : *l'Histoire de la société française sous la Révolution et sous le Directoire*, succédant à *la Lorette*; *Marie-Antoinette* coudoyant *Sophie Arnould*; *Une Voiture de masques* et *Sœur Phil* mêlé. Depuis le premier jour, ils avaient fait deux parts de leur temps et de leurs études : l'une acquise au XVIII^e siècle et l'autre au XIX^e. Ils sont constamment restés fidèles à ce double programme. Ainsi les curieux et les bibliophiles ont d'eux, en outre des ouvrages cités plus haut : *les Maîtresses de Louis XV*, *la Femme au dix-huitième siècle*, deux volumes de *Portraits intimes*, et sept ou huit cahiers biographiques sur Watteau, Saint-Aubin, Fragonard, etc., etc. Les amateurs de contemporanéité ont *Renée Maupérin*, *Germinie Lucertoux* et *Manette Salomon*. A tous les points de vue, les unes et les autres de ces œuvres sont singulièrement remarquables. Les érudits font un très-grand cas des recherches et des trouvailles d'Edmond et Jules de Goncourt. Leurs efforts dans le roman sont plus discutés; cela tient à un style tendu à l'excès, n'abandonnant rien ou presque rien au naturel, compréhensible seulement pour les gens du métier. En un mot, ils ont trop de zèle, trop de talent; leur mariée est trop belle; on dirait qu'ils veulent humilier leurs confrères par cette prodigalité d'images, pour laquelle ils font appel à tous les arts. On voit en eux du peintre, du graveur, du clown.

N'oublions pas *les Hommes de lettres*, un tableau de la vie littéraire à ses étages inférieurs. Ce livre n'eut pas le retentissement auquel Edmond et Jules pouvaient s'attendre : on blâma justement l'ambition de ce titre beaucoup trop général. Cela rappelait cet opéra en un acte du Cousin Jacques, intitulé : *Toute la Grèce*. Depuis, ils l'ont réimprimé en le rebaptisant *Charles Demailly*. Il faut être très-Parisien pour mettre un nom sur chacune des figures qui traversent cette galerie; une *claf* serait nécessaire, et moins que jamais Edmond de Goncourt ne voudra la forger. A son défaut, je vais essayer — sous ma seule responsabilité, bien entendu — d'éclaircir quelques-uns des pseudonymes de *Charles Demailly*.

Par exemple, il ne me paraît pas difficile de reconnaître M. Champfleury dans Pommageot, l'apôtre du réalisme, qui commence un de ses articles par cette phrase : « L'imagination a fait son temps; il y a plus de poésie dans la *Gazette des Tribunaux* que dans Homère. » — Je crois aussi apercevoir M. Ernest Feydeau dans cet homme de hourse, ce beau garçon d'une quarantaine d'années, frais, propre, net, passé à toutes les brosses, à tous les outils d'acier, à toutes les eaux de la toilette des Anglais, dont il a adopté la coupe de favoris et les nuances d'étoffes écossais sombre. — M. Adolphe GaiFFE a dû poser pour quelques traits de Florissac, l'auteur de *la Dernière Pensée du Bœuf gras*. — M. de Villemessant n'aura pas besoin d'un *zootrope* pour se voir dans Montbaillard, « le rédacteur en chef à la tournure militaire, aux cheveux gris. » — M. Arsène Houssaye restera peut-être pensif cinq minutes devant le portrait de Charvin : « Charvin n'est pas un homme, c'est une barbe; Charvin parle dans cette barbe, pense dans cette barbe; il se réfugie dans cette barbe; Charvin, l'homme distrait, mélancolique, endormi, envolé, ne visant à rien et arrivant à tout. »

M. Théodore de Banville est encore plus ressemblant, s'il se peut, dans ces lignes : « Boisroger était, de son état, poète lyrique. Rien de son temps ne le troublait, rien ne le touchait, rien ne l'avertissait, ni l'habit noir, ni le public, ni M. Jourdain avec sa robe de chambre, ni les poésies d'ouvriers, ni les doctrines nouvelles. Debout, insouciant, exultant et ravi, Boisroger versait l'âme de la lyre d'Orphée sur les notaires et les tambours de la garde nationale... Réduit à vivre, il se résignait à demander du pain au journalisme; sa prose allait au marché; le feuilleton était sa ressource; mais il revenait bien vite, plus amoureux que jamais, à la langue maternelle du rêve. » — Encore quelques tours de *claf* : de Rémonville, lisez Paul de Saint-Victor; Lampérière, lisez Gustave Flaubert; le baron de Puisignieux, lisez le comte de Villedeuil. Voici tour à tour M. Pengilly, M. Xavier Aubryet, M. Aurélien Scholl, M. Venet, et celui-là même qui écrit ces lignes. Portraits inoffensifs, quoique très-fins, très-aigus; pêle-mêle réjouissant à la façon du *Panthéon-Nadar*!

Entre tous, celui de Théophile Gautier, sous le nom de Masson, est si achevé, si parfait de vérité et de couleur, que je veux le citer tout entier :

« Je vais au *Monde des Arts* pour y remettre un article. J'y trouve Masson, un homme que je n'avais encore vu que dans ses livres, et que j'aimais déjà en l'admirant. Une face pleine, presque lourde, le masque empâté d'un dieu où la divinité dort; des yeux où une intelligence superbe semble sommeiller dans la paresse et la sérénité du regard; dans toute cette tête, une lassitude et une force de Titan au repos. Il explique ainsi son système de travail : — Moi, le matin, ce qui m'éveille, c'est que je rêve que j'ai faim. Je vois des viandes rouges, de grandes tables avec des nourritures, des festins de Gamache... La viande me lève. Quand j'ai déjeuné, je fume. Je me lève à sept heures et demie, ça me mène à onze heures. Alors je traîne un fauteuil, je mets sur la table le papier, les plumes, l'encre, le chevalet de torture; et ça m'ennuie, ça m'a toujours ennuyé d'écrire, et puis c'est si inutile!... Là, j'écris comme ça, posément, comme un écrivain public... Je ne vais pas vite, mais je vais toujours, parce que, voyez-vous, je ne cherche pas le mieux. Un article, une page, c'est une chose de premier coup, c'est comme un enfant : ou il est ou il n'est pas. Je ne pense jamais à ce que je vais écrire. Je prends ma plume et j'écris. Je suis homme de lettres : je dois savoir mon métier. Me voilà devant le papier : c'est comme le clown sur le tremplin... Et puis, j'ai une syntaxe très en ordre dans la tête : je jette mes phrases en l'air... comme des chats! je suis sûr qu'elles retomberont sur leurs pattes. C'est bien simple, il n'y a qu'à avoir une bonne syntaxe. Je m'engage à montrer à écrire à n'importe qui. Je pourrais ouvrir un cours de feuilleton en vingt-cinq leçons!... Tenez, voilà de ma copie : pas de rature. »

On a prétendu que la chute d'*Henriette Maréchal* avait considérablement attristé les frères de Goncourt, et surtout Jules; — attristé, soit, mais non découragé. Et la preuve, c'est que dix-huit mois plus tard ils lisaient au comité du Théâtre-Français une seconde comédie en quatre ou cinq actes, empruntée à la première époque révolutionnaire. Espérons que cette pièce, ainsi que plusieurs autres travaux terminés, sera prochainement livrée à l'impression par les soins pieux du survivant. De la sorte, nous reverrons le nom de Jules de Goncourt, et nous pourrions croire que son âme est encore parmi nous.

On comprend que nous n'ayons pas cru devoir rechercher sa part de collaboration dans l'œuvre commune; mais quand même nous l'eussions tenté, cela ne nous eût guère été possible. Il semblait que les deux frères pensassent à la fois; il n'y avait entre eux ni dissonance morale ni dissonance physique. Cela était intéressant et touchant.

Jules de Goncourt, comme Edmond, se mêlait volontiers à ses confrères de la littérature. Toutefois, on aurait tort de lui reprocher d'avoir préféré les salons aux cafés. On venait chez eux à de certains soirs prendre une tasse de thé et causer familièrement; on y rencontrait Gavarni, Roger de Beauvoir, Chennevières. Edmond et Jules faisaient un

ou deux voyages par an; je compte au nombre de mes bons souvenirs personnels une excursion autour du bassin d'Arcachon accomplie avec eux, Angelo de Sorr et Aurélien Scholl. Dans cette promenade, qui remonte déjà à une quinzaine d'années, Jules n'était ni le moins gai ni le moins heureux d'entre nous...

Et plus rien!

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE : *Étude sur une Folie à Rome*, opéra-bouffe de F. Ricci, par Arthur Heulhard; un vol. in-18, avec un portrait à l'eau-forte de F. Ricci et un catalogue complet de ses œuvres.

Je me figure que je suis mon petit-fils, et qu'à la date du 25 juin 1870, j'écris des comptes rendus de musique dans le numéro 5904 du *Monde illustré*. (Par les temps chauds, ces sortes d'idées saugrenues poussent toutes seules dans la tête.)

Eh bien! ce petit-fils, je le vois cherchant un sujet d'article, détrempé toujours rare aux approches de la canicule; je l'entends maugréer contre l'éternelle manie des directeurs de théâtre qui ne veulent rien jouer d'inédit pendant l'été, et, au rebours de la cigale, gardent toutes leurs provisions pour le temps où souffle la bise.

Dans sa détresse, il s'amuse à bouquiner le long des quais, c'est-à-dire devant de magnifiques étalages de vieux livres installés sur les parapets du port. Car en ce temps-là Paris est devenu port de mer.

Puis, tout à coup, je l'entends crier! en français. Il a trouvé, en effet, son sujet d'article en mettant la main sur un très-instructif et très-élégant volume de l'année 1870. L'auteur y analyse note par note le joli opéra-bouffe de la *Folie à Rome*, et complète son étude esthétique par un appendice qui surabonde de renseignements curieux sur tous les intéressés dudit opéra, à savoir les auteurs, les chanteurs, le directeur, les journalistes qui assistaient à la première représentation... Que sais-je? tout le monde est nommé et toutes choses sont décrites dans ce minutieux travail monographique.

Or, ces sortes de publications, qui sont si bien dans l'esprit positif et par-dessus tout curieux du dix-neuvième siècle, ont un intérêt présent qu'on ne saurait nier. Mais elles gagnent encore à vieillir dans les bibliothèques, et ce sont des provisions d'érudition qu'il faut se ménager pour l'avenir. Avec de pareils outils, nos petits-fils n'auront pas de peine à reconstituer heure par heure notre histoire.

Le livre en question est intitulé : *Étude sur une Folie à Rome*, et il est signé de M. Arthur Heulhard, qui est un bibliophile, un chercheur de l'espèce de ceux qui trouvent.

Le corps de l'ouvrage est, comme je l'ai dit, la description et le commentaire philosophique de l'opéra du maestro Ricci. Puis vient un appendice qui, sous forme de notes brèves, fait l'histoire du théâtre des Fantaisies-Parisiennes, né du bizarre mariage d'un concert et d'une exposition de tableaux, puis transféré plus tard dans la salle souterraine de l'Athénée.

L'appendice contient encore la biographie des auteurs et des acteurs de la pièce. On y apprend, entre autres particularités piquantes, que M. Ricci a posé pour « l'Holopherne » d'Horace Vernet, tandis que la Judith de cet Holopherne est le portrait de M^{me} Rossini; qu'ainsi, et en fin de compte, le tableau représente M^{me} Rossini se disposant à trancher la tête de Federico Ricci!

Puis viennent les extraits de vingt-cinq feuilletons, écrits tout chauds et tout bouillants après la première représentation d'une *Folie à Rome* (le 31 janvier 1869). Miracle! ces vingt-cinq feuilletons disent les mêmes choses, et dans des termes presque identiques. Ils sont unanimes à blâmer les gaucheries du livret, et à exalter la partition. Il faut vraiment toute la tyrannie de l'évidence pour contraindre à

se mettre d'accord autant de personnes nerveuses et un peu irritables par état.

Enfin, voici un chapitre qui n'est pas le moins curieux, en ce qu'il donne le « le catalogue complet des œuvres de Federico Ricci. » Soit dix-sept opéras, et une trentaine de compositions diverses, tant publiées qu'inédites. Le premier opéra de l'auteur de *Crispino* et de la *Folie à Rome*, est intitulé *Il colonello* (avec un seul n, et non avec deux comme le prétend l'imprimeur); il fut donné à Naples en 1835, sur le théâtre del Fondo; et ce fut Duprez qui en créa le principal rôle.

Ce catalogue que donne M. Heulhard a été dressé, dit-il, « d'après des documents authentiques. » J'imagine que cela veut dire que M. Ricci en a corrigé les épreuves. L'occasion était belle, d'ailleurs, puisque le maestro, renonçant à ses fonctions de directeur du conservatoire de Saint-Pétersbourg, vient justement de se fixer à Paris.

Il me reste à dire, pour la plus grande joie des bibliophiles, que le livre de M. Heulhard contient un portrait fort beau de Ricci, par M. Cuccinota; qu'il est imprimé en caractère elzévir, avec titre rouge et noir; et qu'il est tout constellé de vignettes et de fleurons dans un goût Pompadour d'une coquetterie rare.

ALBERT DE LASALLE.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Pour le touriste, Ems est la ville d'eaux la plus jolie, la plus coquette et la plus agréable entre toutes. Le plus intrépide cosmopolite s'y arrête malgré lui, et s'empresse d'y planter sa tente.

**

Mais les coquettes Parisiennes se garderaient bien de partir sans emporter avec elles ces légères toilettes qu'elles savent si bien s'assimiler.

En ce moment, le Grand Marché Parisien offre un choix des plus variés à sa clientèle. Aux soieries, nous trouvons les alcyones écruées à 2 fr. 95 cent., d'une délicieuse fraîcheur. Rien de pimpant comme leurs petites fleurettes.

Le crêpe iris Chine, étoffe souple, fine et moelleuse, aux fonds variés, compose de fort élégants costumes.

Bien suave, ce tissu Trianon avec des fleurs au vif éclat; on dirait, de loin, de brillants papillons sur un champ de lis.

Le nagarakî, à 4 fr. 90 cent., mérite bien la prédilection dont il est l'objet.

Aux tissus de fantaisie, un choix complet de jolis costumes non confectionnés, en percale, jaconas, mousseline et batiste de coton, à dispositions, de 6 fr. 75 cent. à 25 fr.

La toile aurore, délicieux tissu laine et soie, aux reflets doux et brillants, 2 fr. 75 cent.

Le bengali blanc, moucheté de croix bleues, mauves ou vertes, a la beauté fantaisiste de l'oiseau dont il porte le nom.

En fait de toilettes, le Grand Marché Parisien a tout prévu. Examinez ses costumes de bains anacostes, aux riches brillantes, de 4 fr. 90 cent. à 18 fr.; ils ont toute l'élégance et le confort désirables. La chaussure Amélia et une coquette coiffure gommée, complètent le costume de naïade ou de néréide.

Quant aux confections du Grand Marché Parisien, il faudrait un long article pour en détailler la grâce coquette et l'originalité. Cette maison nous présente, pour ainsi dire, le résumé du goût parisien; aussi sa vogue va-t-elle toujours croissant.

**

La machine à coudre Gibbs et Wilcox ferait aimer le travail et donnerait de l'activité à la femme la plus nonchalante.

A peine touchez-vous un rouage, le voilà parti; il court, il court avec une activité sans égale. Devine-t-il donc votre pensée? C'est à le croire en voyant avec quel zèle intelligent il exécute votre volonté.

Cette machine à coudre accomplit les travaux les plus compliqués avec une merveilleuse adresse. Est-ce une fée? un esprit? a-t-elle une âme? Oui, c'est le génie de l'industrie qui l'anime. Elle obéit au moindre mouvement de la main, un enfant la ferait marcher. (Boulevard de Sébastopol, à l'angle de la rue Grenéta.)

**

Quelle action salutaire et fortifiante exercent en ce moment sur l'organisme les eaux et vinaigres de toilette! Il n'est pas de tonique plus énergique pour le tissu dermal, que les préparations, en ce genre, de la maison Pinaud et Meyer...

L'eau de bananier, l'eau de toilette de l'Impératrice, l'eau-de-vie de lavande, l'eau de verveine des Indes, rafermissent, rafraichissent l'épiderme en le parfumant.

Mais si ces habiles naturalistes dérobent aux fleurs leurs parfums, ils savent aussi en extraire les principes bienfaisants pour conserver la beauté humaine.

Telle est la poudre de riz aux violettes de Parme et la poudre de riz veloutée, le lait d'Hébé, le blanc de fleurs de lis.

Nous ne saurions énumérer tous les bienfaits de la parfumerie de MM. Pinaud et Meyer; pour les résumer, disons qu'elle fait de Flore et de Pomone deux sœurs jumelles. (A la Corbeille fleurie, boulevard des Italiens.)

**

Avoir les cheveux gris ou blancs, c'est un grand malheur; devenir chauve est un désastre irréparable. C'est pourtant ce qui arrive à ceux qui emploient des teintures malsaines et dangereuses, dont le moindre défaut est de vous occasionner des névralgies.

Que faire? dit le chauve en faisant le geste de s'arracher les cheveux qu'il n'a plus.

Employer l'eau de la Virginie parfumée, qui empêche les cheveux de tomber et les ramène, lorsqu'ils sont blancs, à leur couleur primitive. C'est le plus efficace des remèdes. (Chez M. Damas, rue Saint-Honoré, en face la rue d'Alger.)

Comtesse A. DE BORETTY.

M. Knust décoré par l'Empereur

En 1863, M. Philippe Herz fonda, rue Scribe, près du nouvel Opéra, une maison pour la fabrication des pianos.

Fort d'une expérience éprouvée, il s'attacha comme collaborateur un contre-maitre, reconnu le plus habile, M. Marius Knust, dont le talent a puissamment contribué à la réputation de plusieurs grandes fabriques de pianos. Son concours intelligent a placé celle de M. Philippe Herz au premier rang.

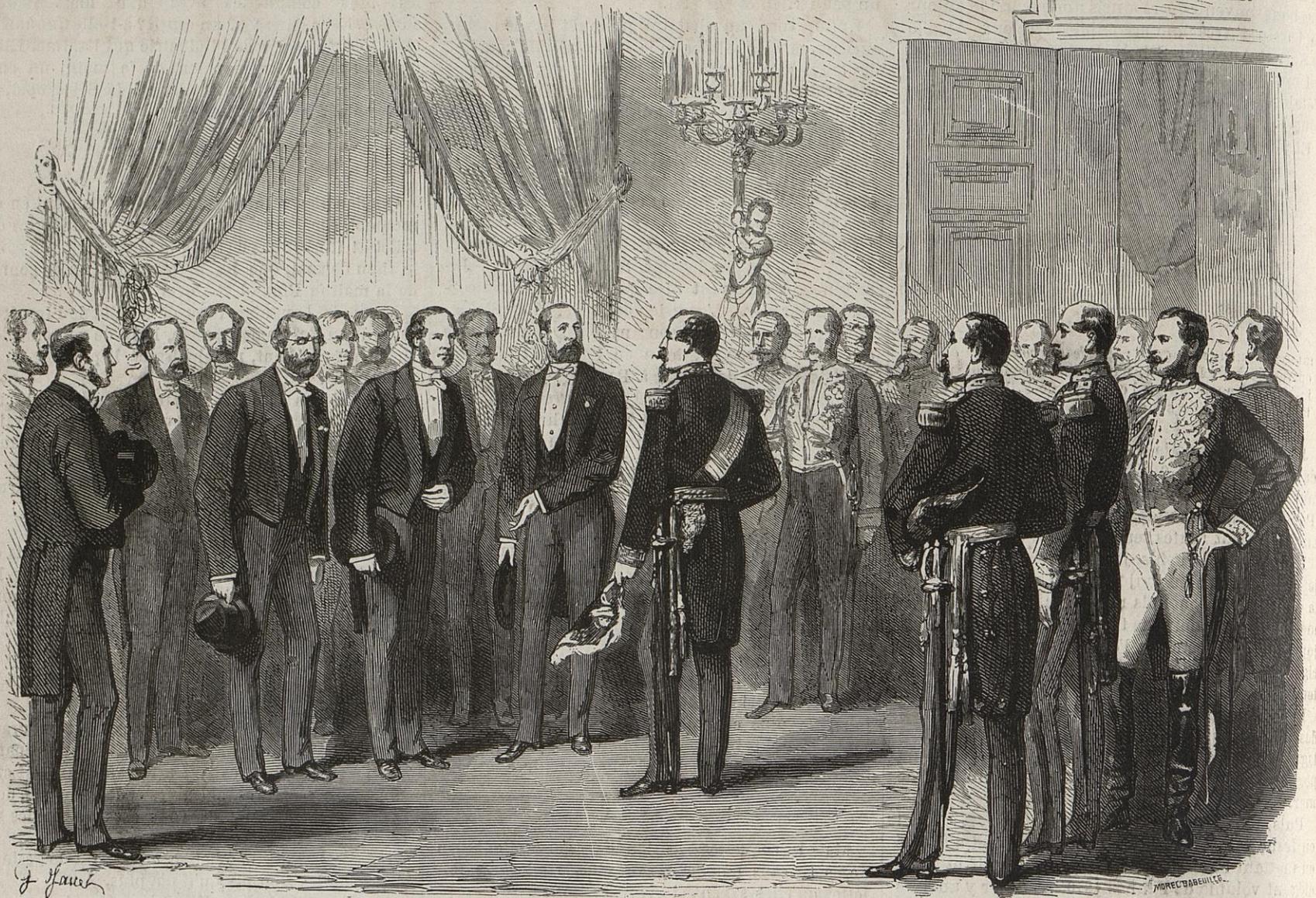
En effet, quatre ans après sa fondation, à l'Exposition universelle de 1867, le jury international, à la majorité de 14 voix sur 15, décernait à la maison de M. Philippe Herz la médaille d'or donnée à la fabrication française.

Cette année, M. Philippe Herz neveu, s'effaçant généreusement, a demandé au Gouvernement la croix de la Légion d'honneur pour M. Knust. Cette demande a été accueillie, et le contre-maitre a été décoré.

Pour remercier l'Empereur de cette distinction accordée à un des leurs, les ouvriers en pianos ont envoyé une députation qui, ayant à sa tête M. Philippe Herz, a été reçue aux Tuileries.

On saura désormais, en France, que chaque ouvrier porte, dans sa boîte à outils, son bâton de maréchal.

M. V.



PARIS. — L'Empereur reçoit une députation d'ouvriers ayant à sa tête M. Philippe Herz, neveu, fabricant de pianos.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

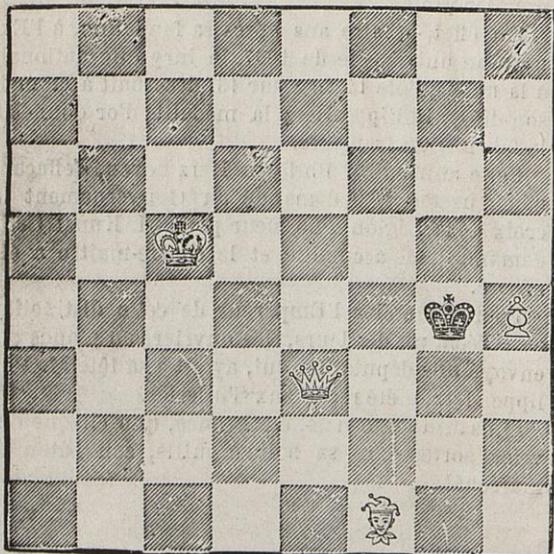
4, place du Théâtre-Français, 4

Voyages autour du monde et naufrages célèbres, par le capitaine G^l^o LAFOND DE LURCY. — 5 volumes de voyages et 3 volumes de naufrages célèbres, soit 8 volumes avec 80 belles gravures, sur acier, en noir et en couleurs. — Chaque volume avec 10 gravures, 6 francs. Ensemble les 8 volumes avec 80 gravures, 45 francs.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 339

COMPOSÉ PAR M. LOYD



Les blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 337.

- 1. T 1 D
- 2. C pr. P
- 3. T 6 R, doublé échec et mat.

- 1. T 2 R (Var.)
- 2. F pr. C (1) (2)

3. D pr. F, mat.

2. F pr. T

2. Tout autre coup.

3. P, F ou C, échec et mat. Les variantes de ce problème étant nombreuses, nous indiquons sommairement la réponse aux différents coups de défense que peuvent choisir les noirs.

1. R 4 R

2. D 7 CR, échec

1. T 4 R ou F 1 FR

2. D 7 CD, échec

1. F 2 R

2. T 6 R, échec

1. F 5 D

2. C 6 D, échec, etc.

Et dans chaque variante le mat a lieu au troisième coup. Nous n'avons reçu aucune solution juste; toutes celles qui commencent par C prend P sont détruites par la réponse des noirs, P prend P, suivie de R prend T ou P 8 F, échec.

Autres solutions justes du problème n° 336 : MM. Victor et Bernard Arnulphy, à Nice; café de la Loire, à Blois.

P. JOURNOUD.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o
79, boulevard Saint-Germain, Paris

OUVRAGES DE M. V. DURUY

ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Histoire des Romains, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du règne des Antonins. Nouvelle édition en 3 vol. in-8. — En vente : Le tome I^{er} (Depuis les temps les plus reculés jusqu'aux Gracques). Prix..... 6 »
Pour paraître très-prochainement : Le

tome II^e (Depuis les Gracques jusqu'à Auguste). — En préparation : Le tome III^e (Depuis Auguste jusqu'à Commode).

- Histoire de la Grèce ancienne. 2 vol. in-8°.. 12 »
- Histoire grecque. 1 vol. in-18 jésus, broché.. 4 »
- Histoire Romaine. 1 vol. in-18 jésus, broché. 4 »
- Histoire du moyen âge. 1 vol. in-18 jésus broché..... 4 »
- Causeries de voyage. 1 vol. in-18 jésus..... 3 50
- Introduction générale à l'Histoire de France. 1 vol. in-18, broché..... 3 50
- Histoire des temps modernes. 1 vol. in-18 jésus, broché..... 4 »
- Histoire de France. avec cartes et gravures. 2 vol. in-18 jésus..... 7 50

UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes. Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat. Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La conscience parle, l'intérêt crie.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE.